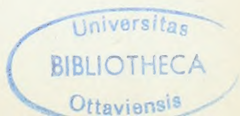

U d'/of OTTAWA
39003003504171



LA

PAROLE DES CHOSES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

3 *exemplaires numérotés sur papier du Japon*

et 10 *exemplaires numérotés sur papier de Hollande.*

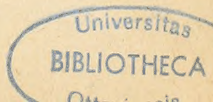
PAUL DE CHÈVREMONT

LA
PAROLE DES CHOSES

— POÉSIES —

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1905



CE LIVRE EST DÉDIÉ

A LA FORCE COMME A LA FRAGILITÉ

A LA TRISTESSE COMME AU SOURIRE

DES CHOSES QUI L'ONT INSPIRÉ

L'homme végète auprès de la chose qui vit.

Hugo.

LA
PAROLE DES CHOSES

Choses qui faites à nos jours
Une mystérieuse escorte,
Choses graves, choses accortes
Dont l'existence et le séjour

A côté de notre existence,
De nos regards et de nos mains
Prêtent à nos désirs humains
D'harmonieuses assistances :

Combien passent, environnés
De vos présences asservies,
Sans songer qu'un peu de la vie
Sur vous toutes a rayonné...

A ceux-là, foules ignorantes
D'impassibles ou de distraits,
Dissimulant votre secret,
Vous pardonnez indifférentes,

Laissant leurs gestes opprimer
Vos formes, et, comme des femmes,
Vous ne daignez dire vos âmes
Qu'à ceux qui savent vous aimer.

LA LAMPE DU POÈTE

Auprès de ta pensée ardente et recueillie,
Auprès de ton espoir et de ta volonté
Je brille plus heureuse à chaque fleur cueillie
Au jardin de l'idée et du rêve dompté.

Je suis la confidente humble et silencieuse
Du secret de ton cœur, des fièvres de ta main,
J'auréole tes nuits et j'ajoute, pieuse,
La récolte d'hier à celle de demain.

C'est pourquoi je m'éteins reconnaissante et fière,
Quand, l'aube s'éveillant, t'a vaincu le sommeil,
D'avoir pu t'éclairer d'un peu de ma lumière,
Et te donner l'étoile à défaut du soleil.

LA BARQUE

Pour J. Armagnac.

Un peu de fer, un peu de bois
Que l'on rabote et que l'on arque,
Une voile, un signe de croix :
Et c'est une petite barque !

Un tout petit atome blanc
Sur le bleu de la mer qui brame
Et s'ouvre au juvénile élan
De ses toutes petites rames.

Il n'y faut de brise qu'un peu,
Et la petite barque cingle
En dressant du mieux qu'elle peut
Son mât pointu comme une épingle.

Un peu de brise, un peu de lest,
Et la petite barque vire
Deci, delà, du sud à l'est,
Comme ferait un grand navire.

Deci, delà, du sud au nord,
D'un bout à l'autre de la digue
Mais sans oser quitter le port,
La petite barque navigue ;

Navigue du matin au soir
Et regarde, au-delà des môles,
Partir de longs paquebots noirs
Pour les tropiques et les pôles...

Et la petite barque, au fond
De son menu cœur aquatique,
En les regardant se morfond
De n'être point transatlantique;

De voguer par le cercle étroit
Des estacades et des phares,
Comme une coquille de noix
Prisonnière dans une mare;

De ne lire au livre de l'eau
Sans cesse que la même page,
Et de n'avoir qu'un matelot
A la place d'un équipage.

Or, cependant que sous son foc
Soupire la petite barque,
Près d'elle, juché sur un roc
Comme sur son trône, un monarque,

Un très vieux crabe, circoncis
Des deux pinces, la considère
Et d'admiration transi
La prend pour un vaisseau de guerre.

LE JOAILLIER

Pour André Rivoire.

Entre les quatre murs célèbres de la chambre
Où mon labeur s'adonne à des buts délicats,
Je cède au poids exact et sonnant des ducats
Mes bagues de rubis et mes rosaires d'ambre.

Je possède à moi seul la dépouille des schistes
D'une mine d'argent, plus de quarante-trois
Diadèmes gemmés de reines et de rois,
Des coffres de saphirs et des puits d'améthystes.

J'ai ciselé des plats, des vidrecomes, voire
Les calices du pape et des prélats romains;
Je sais au gré de mes magiciennes mains
Rendre l'or malléable et docile l'ivoire.

Je taille, je polis, j'enlumine, j'enchâsse
Mieux qu'on le fit jamais, en diptyques jumeaux,
Des ardeurs de topaze et des douceurs d'émaux
Sous la prison d'ébène et de cristal des châsses.

Ce qu'un songe impossible eût conçu, je le forge,
Et je laisse un reflet des gloires de mon front
Aux joyaux que je vends et qui demain seront
La fierté d'une tresse ou l'orgueil d'une gorge.

Et pourtant la tristesse, à mon foyer de mage,
A trouvé place prête en s'y venant asseoir;
Je travaille le jour et je pleure le soir
Inconsolablement, en face d'une image :

L'image qu'un regret ironique m'apporte
De mon cœur trop tardif et de l'amour trop haut...
Vous m'avez tout donné, Seigneur, et le flambeau
De la richesse brille au fronton de ma porte;

Je suis savant, je suis illustre, je suis noble,
Illustre en chaque ville et dans chaque duché,
Noble des diamants que mes doigts ont touchés
Ainsi qu'un vendangeur de lumineux vignobles;

Je suis le prêtre aimé des fêtes et des fastes,
Des palais souverains, des prodigues logis,
Il n'est d'instants pompeux qu'enfantés et régis
Aux clartés de mon art minutieux et vaste :

Et je ne puis, hélas, en toute ma fortune
Et toute ma puissance, impuissant ciseleur,
Sertir un peu de rêve en un peu de bonheur,
Comme dans un peu d'or une pierre de lune.

L'AMBITION DU RUISSEAU

Pour Jean de Sédouy.

Berçant le songe vert des sentes et des haies,
Autour d'îles de mousse, entre d'infimes baies,
Du matin jusqu'au soir et du soir au matin
Le ruisseau coule vers l'ambitieux destin
D'entendre quelque jour nommer son onde neuve
Du nom impérial et magique de fleuve,
De passer élargi, formidable et puissant
Par le cœur des cités comme un fertile sang,
Et reflétant au long de sa féconde berge
Le chêne et le roseau, le palais et l'auberge,

Les ponts démesurés que sa vague heurta,
De voir s'ouvrir enfin l'angulaire delta
Sur les immensités profondes et sans cadres
Où rôdent les requins, que fendent des escadres,
Et, subjugué par elle en un baiser amer,
D'être à son tour farouche et grand comme la mer.
Cependant la nature amicale et propice
Se penche sur ce sort et, sagement complice,
En attendant le jour des vastes horizons
Ménage au ruisselet des rives de gazons.
A travers la campagne où son onde s'égoutte,
D'une prudente main, elle guide sa route
Et chargeant d'une fleur ses enfantines eaux,
Le prépare, en jouant, à porter des vaisseaux.

LA TÊTE DE MARBRE

Pour G. Bakhméteff.

Loin des âges brumeux et laids dont tu te joues
Et qui n'ont pu flétrir ton front divinisé,
Tes grands yeux assoupis rêvent éternisés
Au bel Athénien qui modela tes joues.

Sur tes flancs ambigus d'éphèbe ou d'hétaïre
Tu revois le ciseau balbutier encor,
Et ton visage épris se souvient de ton corps
Comme le son perdu se souvient de la lyre.

Oubliant que le sort a dispersé tes restes
A tous les horizons et par tous les chemins,
Tu te revois ainsi que te firent les mains
De l'artiste anxieux et jaloux de son geste.

Et c'est en devinant le sublime cantique
Dont te glorifia son orgueil épanché,
Que je rêve à mon tour, sur tes lèvres penché,
Au sanctuaire mort des voluptés antiques.

LA CITERNE

Pour le Comte L. de Larmandie.

La maison est petite et la cour est étroite,
On en a vite fait le tour ;
Mais la maison est calme et, puisque dans la cour
L'eau d'une citerne miroite,

C'est assez, n'est-ce pas, pour que mon âme terne
Soit calme ainsi que la maison,
Et pour que soit mon rêve, en son humble horizon,
Pur comme l'eau de la citerne...

Qu'il est bon de venir se reposer près d'elle
Quand le crépuscule flottant
Fait partout le silence et que, seule, on entend
Hésiter à petits coups d'aile

Sur le rebord usé de la margelle ronde
L'heure, comme un chardonneret
Pressé de regagner son nid et qui voudrait
Rafraîchir ses plumes dans l'onde.

Et voici que, pour s'être autrefois rencontrées
A cette même place en chœur,
Des ombres d'autrefois montent jusqu'à mon cœur,
Ainsi que par l'onde filtrées.

Délicieusement chancelantes et douces,
Je les écoute, je les vois
Peu à peu s'éveiller, sortir du seau de bois
Et se détacher de la mousse,

Image par image, atome par atome,
Et de leur geste trépassé
Rejouer, une à une, un acte du passé
Avec des grâces de fantômes...

*
* *

Quelquefois cependant, près d'ombres reconnues
A leurs visages, à leurs pas,
Une paraît aussi, que je ne connais pas
Et dont me surprend la venue.

Ses yeux sont étrangers et vastes, un long voile
Transparent flotte sur son cou,
Et deux anneaux d'argent font trembler tout à coup
A ses oreilles deux étoiles.

On ne sait quoi de pur, de clair, de diaphane
Émane d'elle, de ses traits,
Ce n'est qu'une ombre, mais qu'on imaginerait
Être une ombre de filigrane.

Lentement, elle porte une urne, et l'on devine
Qu'elle doit tenir dans ses mains
De quoi désaltérer tous les désirs humains
Comme toutes les soifs divines.

Elle marche : les plis de sa robe légère
Bruissent dans le soir lilas,
Et l'on croit voir sur l'herbe, autour de ses pieds las
Des révérences de fougères ;

Elle parle : un clavier de syllabes profondes
Unit en accords fraternels
Quelques mots d'ici-bas au langage éternel
Qu'on parle au-delà de ce monde ;

Et puis, elle sourit : toutes les sauvegardes
Par de fluidiques chemins
S'épandent sur mes yeux, mes lèvres et mes mains...
Serait-ce moi qu'elle regarde !

Alors, mon âme au fond de ses regards blottie
Nage en leurs orbes lumineux
Et voudrait à jamais se diluer en eux
Comme une avide eucharistie.

Je me sens pardonné, lavé de toute faute,
Rien en moi ne demeure plus
De ce qui fut pécheur, et j'entends les élus
D'avance me nommer leur hôte.

La Minute, ce fil qu'un tisserand, le Nombre,
Trame en d'austères ateliers
Cesse de se lier et de se délier
Grâce au seul geste de cette ombre,

Et mon cœur ne sait plus, grâce à cette ombre encore,
Qu'une illusion le conduit,
Mon regard désormais ne croit plus à la nuit
Devant des yeux qui sont l'aurore...

Ces yeux s'en vont, pourtant; l'heure qui se dérobe
Les emporte en son carillon;
Je reste seul, avec le reflet d'un rayon
Dans le sillage d'une robe.

La vision s'efface. Une feuille retombe
Après avoir tourbillonné :
Mon rêve redescend après avoir plané.
La citerne semble une tombe.

La nuit revêt de deuil les choses incertaines...
— Seigneur, daignez vous souvenir
Et laissez sur mon âme, au dernier jour, venir
L'ombre de la Samaritaine.

LE BUVARD CONTRIT

Pour Sem.

Ouvert sous les coudes replets
Du saint évêque dont j'assiste
Les pieux travaux, je me plais
A contempler son améthyste,

A compter les doigts de la main
Qu'il écarquille et qu'il étale
Sur mes feuilles et le vélin
Des missives épiscopales.

Je le vois mûrir des sermons
Dont le carême est le prétexte,
Et compulser de Salomon
L'Ecclésiaste, pour des textes.

Je l'entends traduire du grec,
Lire Paul, annoter Elie
Et noircir des pages avec
L'impromptu de ses homélies.

Je me délecte à suivre tous
Les gestes de sa lèvre chauve,
Quand il suçote, pour sa toux,
Une pastille de guimauve.

Il me semble que je reçois
Comme un effluve de la grâce,
A sentir au-dessus de moi
La plénitude de sa face,

Et j'éprouve un frémissement
D'exquise et suave nature
Quand je sèche ses mandements
Et que je bois sa signature...

Car, devant que du saint prélat
Je postulasse le service,
Épris naguère de l'éclat
Maintenant détesté, du vice,

En ma fonction j'ai péché
Et, gardien d'encre vertueuse,
Dans ma jeunesse je séchai
Les billets doux d'une danseuse...

L'HÉLICE

Pour Henri de Clinchamp.

Subtile aile d'acier des bondissantes poupes
Par l'embrun et la houle et le vent, sur la croupe
Des océans fougueux et noirs d'écueils surgis;
Jaillissements d'écume à des flancs élargis
De vaisseaux voyageurs emplis d'heures humaines ;
Jours et jours, nuits et nuits, semaines et semaines,
De l'ouest au sud, du sud à l'est, de l'est au nord,
Loin du calme abrité des rades et des ports,
Paquebots effilés, volontaires et braves
Coupant l'hostile vague au tranchant des étraves,
Les paquebots aigus et fantômes s'en vont...

Bruit de l'eau, bruit des mâts, des cordages, du pont,
Respiration chaude et brusque de cylindres,

Grincements inconnus que l'on écoute geindre,
Tourbillons clapotants que l'on regarde fuir;
Mousses hâlés, calfats, gabiers vêtus de cuir,
Odeur des cargaisons dormantes dans les cales,
Promontoires dressés, golfes nouveaux, escales
En des tropiques verts et bleus d'où l'on repart
Savourant à la lèvre, emportant au regard
Une vision d'aube, un parfum de réglisse...

Ah! confier mon rêve aux remous de l'hélice!
M'accouder à mon tour aux bastingages blancs
Du paquebot qui part, écouter aux palans
La voix laborieuse et claire des poulies,
Me faire au grondement des chaudières emplies,
M'enivrer du fracas des chaînes et des treuils,
Voir se soulever l'ancre et s'ériger l'orgueil
Aventureux et haut des doubles cheminées,
Et tandis qu'à travers les vagues dominées,
S'ouvre insensiblement un liquide chemin,
Tandis que vers le large orageux de demain
La tige du beaupré pointe comme une lance,

Mesurant de mes yeux en fête la distance
Grandissante et profonde entre la terre et moi,
Me souvenir encore, et d'adieux sans émoi
Saluer du balcon de ma maison mobile
Les continents laissés à leur rêve immobile!...

Défier l'océan cruel et souverain
Sans paraître songer à tant de pèlerins
De la veille, partis sur les mers dévorantes,
A tant d'écueils sournois, tant d'épaves errantes,
A l'effrayante nuit des gouffres insondés,
A tant de retours vains, d'espoirs inféconds,
A tant et tant de deuils, à tant et tant de sortes
De vaisseaux disparus — à tant d'hélices mortes!

LA TENTURE

Elle est en velours fauve ourlé de franges rudes
Et tombe lourdement sur le parquet ciré
De son poids vertueux, méthodique et carré
 Telle qu'une robe de prude.

Elle a la grâce dure et les rides adroites
D'une forme de marbre où l'austère ciseau
D'un maître éternisa l'immobile réseau
 D'un cortège de lignes droites.

Quelquefois, cependant, bien que nul ne la frôle,
Que la maison se taise et que tombe la nuit,
Elle semble bouger et respirer sans bruit
D'une haleine rythmique et lubriquement drôle.

L'ASTROLOGUE

Pour Jules Mancini.

Osseux, le visage analogue
A l'empreinte d'un vieux thaler,
L'astrologue, le nez en l'air,
Mesure, observe, catalogue,

Relève, analyse, établit
Latitudes et longitudes,
Semblant appliquer son étude
A gagner le torticolis.

Vivant un œil au télescope,
L'autre sur un in-octavo,
La découverte d'un nouveau
Globe le fait choir en syncope

Et comme un amoureux, il sent
Des palpitations cardiaques
Quand, vers les signes du zodiaque
Bombe le verre grossissant.

Car il aime, en guise d'amantes
Les comètes à cheveux fous
Qui galopent sans garde-fous,
Par les immensités dormantes,

Les planètes en chapelets,
Les constellations en forme
De caricatures énormes
Et les nébuleuses de lait.

Et son œil les reconnaît toutes :
Argo, Brineck, Aldébaran,
Mirab — et tant d'autres, barrant
Le ciel d'un million de gouttes

D'or, de topaze, de saphir :
Céléno, Rigel, Astérope,
Véga, Dénébola, Mérope,
Canopus, Algol, Altaïr...

Il en épèle les syllabes
Ésotériques tour à tour,
Et déterminant leurs contours
Du compas et de l'astrolabe,

Il note, théoricien,
Axes, parallaxes, éclipses,
En des signes d'apocalypse
Et des nombres magiciens.

Or, ce commentateur d'un monde
De problèmes et de rayons,
Géomètre dont le crayon
Toise le cours des mappemondes,

Cet archiviste des saisons,
Des orbes, des métamorphoses,
Des phénomènes dont les causes
Asservissent notre raison,

Ce lecteur au livre stellaire
Imprimé sur le firmament,
D'un infini déroulement
De sublimes vocabulaires,

Ce vainqueur, parfois au milieu
Des pages du céleste tome,
Se sent redevenir atome,
Ayant tout à coup frôlé Dieu...

LES DEUX AUTOMNES

Par le jardin fané qu'octobre teint de roux,
Dans la splendeur languide et mûre de l'automne,
L'éphèbe vieillissant erre seul et s'étonne
Des chemins attristés où l'ombre fait des trous.

Les doigts à l'abandon sous leurs gemmes bombées,
L'œil terne, que le fard ne discipline pas,
Il marche, en écoutant la suite de ses pas,
Rythmiquement gémir sur les feuilles tombées.

Mais voici que soudain, des ronces du taillis,
Impudeur que la mousse à grand'peine corrige,
Une stèle de bronze à ses regards s'érige,
D'où le geste figé d'un satyre jaillit...

Et l'éphèbe chagrin devant lequel s'évoque
L'immuabilité de ce vice divin,
S'abandonne pensif, en son automne vain,
Au morose regret des heures équivoques.

LOCOMOTIVES

Pour Francis Dorzée.

Êtres d'ombre et de fer, neuves divinités
Des horizons sans borne et des plaines béantes,
L'irrésistible essor de vos formes géantes
Emporte les destins et les humanités.

Le monde gigantesque où notre élan s'essouffle
Et tombe loin des buts qu'un orgueilleux compas
Se flatta pour jamais d'interdire à nos pas,
Le monde s'apprivoise à vos énormes souffles.

Il n'est plus de déserts, il n'est plus de chemins,
D'asiles ignorés ou de vierges parages,
Car vous faites avec vos puissances d'orage,
De l'obstacle d'hier la route de demain.

Vous sautez les ravins, franchissez les vallées,
Balayez les coteaux, coupez en deux les monts,
Explorez les cités, et d'aval en amont
Votre majestueuse et pesante envolée

D'un bout à l'autre bout des continents domptés,
Des steppes asservis et des dociles grèves,
Proclame sans repos, sans fatigue et sans trêve,
La victoire de l'Homme et de sa volonté.

De l'Homme audacieux qui conçut en son âme,
En ses calculs savants, vos entrailles d'acier,
Et dont l'esprit chercheur, méthodique et sorcier
Sut peser l'intangible, emprisonner la flamme,

Effiler vos châssis, apparier vos freins,
Assujettir leviers, cylindres, manomètres
Et river, pour l'assaut futur des kilomètres
La lance d'une bielle à vos robustes reins.

Vous fûtes la matière éparse au sein des schistes,
Que son vouloir tenace, infatigable et sûr
Ravit à la torpeur des minerais obscurs,
Des filons incertains et des rocs égoïstes.

Votre réveil fut grand, fiévreux, monumental,
Lorsque, après le sommeil des gouffres et des gorges,
Vous vîtes se détendre en la splendeur des forges
Pour la première fois vos membres de métal.

Vos premiers pas d'enfants par les campagnes vertes
Vinrent glacer d'effroi les antiques sylvains
Tandis que, sans remords, oubliant les dieux vains,
Vous admiriez la terre à votre ardeur ouverte,

Emplissant de fracas les échos étonnés
De vos nouvelles voix chantant de nouveaux âges,
Et célébrant, au cours d'impétueux passages,
L'anéantissement des vieux chars détrônés.

On inventa pour vous les gares colossales
Où, parmi le chaos des rails enchevêtrés,
Sous l'atmosphère brune et les dômes cintrés
S'aligne un escadron de voitures vassales ;

On ourdit tout un monde étrange de signaux
Bleus, verts, rouges et blancs, de plaques et de disques,
De pylônes dressés comme des obélisques,
Faisant germer dans l'ombre un jardin de fanaux ;

On plia votre fougue aux règles des horaires,
On vous donna des chefs au regard vigilant
Dont un geste réprime ou déchaîne en vos flancs
Le grondement hautain des forces téméraires ;

On vous livra l'espace ! Et l'homme ayant doté
Vos organes d'airain de la toute-puissance,
Reconnut qu'il avait, en forgeant l'œuvre immense,
Au socle de l'Utile érigé la Beauté.

Beauté terrifiante, aux inédites bases,
Sculpture grandiose et ténue à la fois,
Beauté moderne après la beauté d'autrefois,
Aurore d'une phase après tant d'autres phases.

La Beauté ! dont le vaste et fertile chaînon
Reliant son domaine en d'adroites surprises,
Dans le cycle des temps, tour à tour divinise
Aujourd'hui la Machine, hier le Parthénon.

Courez donc et gravez, dévorantes et fières,
Solennelles de foi, magnifiques d'envol,
Sur le livre conquis des heures et du sol,
Avec vos êtres d'ombre un verbe de lumière.

Remorqueuses d'express, conductrices d'éclairs,
De quelque nom, ailé lui-même, qu'on vous nomme,
Emportez en passant les moissons et les hommes
Sous la bonté d'en haut, vers les horizons clairs.

Unissez les efforts, associez les races
En de mêmes labeurs pacifiques et droits,
Afin que, dégagés des appétits étroits,
Nous puissions, grâce à vous, à vos sublimes traces,

Ennemis de la veille et frères de demain,
Vainqueurs des âges lourds et des sombres mystères,
Achever la conquête épique de la terre,
Les yeux dans l'avenir et la main dans la main.

AU JARDIN

Pour Ernest Bourgarel.

Sur la robe de verdure
Toute d'averse imbibée,
Ainsi que des gemmes dures
Se posent des scarabées ;

S'accrochent à des lianes
En refermant leurs élytres
Sur leurs ailes diaphanes
Et minces comme des vitres.

Noirs, verts, mordorés et jaunes,
A la pointe des fougères,
En attitudes béjaunes
De bibelots d'étagère,

En des musiques de sistres
Sous leurs cuirasses bombées,
Noirs, verts, mordorés ou bistres
Se posent les scarabées.

— Tous, hannetons, capricornes,
Cantharides, coccinelles,
Dressant leurs petites cornes
Ainsi que des sentinelles,

Par les plantes en volutes,
Comme en de sûres demeures,
Dorment au bruit des minutes
Qui, tout bas, tissent les heures.

— Puis, lorsque le jour se ride
A l'âge du crépuscule,
Tous, hannetons, cantharides,
Capricornes minuscules,

Et les coccinelles peintes,
Un par un, une par une,
Se cachent éteints, éteintes,
Au creux des écorces brunes,

Comme des gemmes diurnes
Que la nuit venue étiole,
Tandis que, gemmes nocturnes,
S'allument les lucioles.

LE PONT

Pour Georges Bousquet.

Moussu, feuillu, tortu, lézardé, crevassé,
Invalide, engourdi comme un vieux crustacé
Le vénérable pont, de sa jambe de pierre,
Enjambe un ruisselet qu'il croit une rivière
Et songe que depuis trois siècles et demi
Nul autre mouvement ne demeura permis
A ses membres jaloux de neuves attitudes...
Être pont : ironie ! Être pont : servitude !
Jouer dans la nature un stupide solo,
Borner son existence à voir couler de l'eau,

Voyager des goujons, boîter des écrevisses ;
Recommencer, vieillard, ce qu'on faisait, novice,
Ne goûter ici-bas, comme dérivatif
A ces arides soins, que le rébarbatif
Passage—sur son dos—des fumiers et des ânes !
Être pont, petit pont, destin qui vous condamne
En ses gestes savants et longitudinaux,
A relier entre eux des chemins vicinaux,
A servir de tiret, d'engin circulatoire
Entre d'obscurs pays, de vagues territoires
A se sentir enfin, par les siècles vaincu,
Pierre à pierre mourir avant d'avoir vécu
D'autres jours que ces jours inconnus et serviles...
Et le pont mécontent, à ses frères des villes
Rêve : voici les rois, les princes et les ducs
Du royaume des ponts ; leurs noms sont viaduc,
Passerelle, aqueduc ; on les bâtit de tôle
Et d'acier ; on les fait aussi longs que des môles,
On vous les élargit comme des boulevards
Où des peuples divers, riches, pauvres, bavards,
Silencieux, flâneurs, pressés, hommes, voitures,
Ébranlent en passant leurs souples armatures ;

Il en est d'ajourés, de noirs, de souverains,
De portant ainsi que jouets d'enfant, des trains,
De sautant, sans que le vertige les émeuve,
Des fleuves, en guidant eux-mêmes d'autres fleuves;
Il en est de tournants, de fous, de suspendus,
D'élancés, de massifs, de subtils, d'étendus
Sur les toits des maisons, au-dessus des vallées,
Mystifiant le ciel d'étranges envolées
De métal dédaigneux, semblerait-il, du sol,
Il en est d'ombrageant comme des parasols
Rigides, monstrueux, un hectare de terre,
Il en est de dorés, de simples ou d'austères,
De compliqués — mais tous enviables, vivant
Pareils à des oiseaux de bronze, dans le vent,
Superbes, glorieux, réels et fantastiques,
Audacieux, sereins, colossaux, élastiques,
Géants pour qui le monde est un vaste fossé,
Triomphateurs heureux du désir exaucé,
Du résultat conquis dont la loyale somme
Est l'orgueil d'être forts et de servir aux hommes!
Or, tandis qu'en son cœur vénérable et dolent
Le vieux pont va pleurant, regrettant, calculant

Son âge décrépit et vain de patriarche,
Tandis que percevant, accroupi sur son arche,
Le merveilleux fracas de bourrasque et d'enfer
Dont un proche voisin, pont du chemin de fer,
Vibre sous le galop d'une locomotive,
Tandis qu'inconsolable il s'insurge, invective
La berge, le ruisseau, terre de paria
A laquelle le sort haineux l'apparia,
Un artiste amoureux de la beauté secrète
Près de lui, doucement, recherche une retraite;
Un artiste joyeux de ses rêves cueillis
Sur ce que la nature a sans hâte vieilli,
Désagrégé, fondu patiemment en elle,
Un artiste survient qui, d'une âme fidèle
A ce qu'il interroge et ce qui lui répond,
A choisi pour asile un recoin du vieux pont.

———

LA BALLADE DES ARTIFICIERS

Notre geste méticuleux
Partage en doses inégales
Fulminates jaunes et bleus
D'où naîtront les feux de Bengale ;
Notre ambition se régale
De chimiques combinaisons
Et penchés sur l'exhalaison
De nos filtres et de nos poêles,

Du soir au matin nous faisons
Semblables à Dieu, des étoiles.

Nous avons des pouces calleux
Et des existences frugales,
Mais le rêve miraculeux
Aux plus fortunés nous égale ;
Nous chantons comme des cigales
En songeant près de nos tisons
Qu'aux naviguantes cargaisons
Dont l'orage guette la voile,
Notre fusée à l'horizon
Servira peut-être d'étoile.

Dans les Champs de Mars populeux,
Au retour des fêtes légales
Nous construisons de fabuleux
Palais incrustés d'astragales ;
Et les cloches théologales
Vibrant par-dessus les maisons,

Scandent de leurs diapasons
Le frisson des drapeaux de toile,
Tandis qu'aux célestes cloisons
Nous faisons monter des étoiles.

ENVOI

Mort, exauce notre oraison
Et fais qu'à l'arrière-saison
Où l'éternité se dévoile,
Nos âmes, quittant leur prison,
S'évaporent dans les étoiles.

HORLOGES

Pour Camille Pert.

Innombrable gent horlogère
Qui sans cesse veillant, tintant
Sur les tours et les étagères,
S'amuse à disséquer le temps !

A le découper en secondes,
En laps infinitésimaux,
Pour qui les langages du monde
N'ont jamais su trouver de mots ;

Fantasques et fières familles,
Reines d'hier et de demain,
Et qui cousent de leurs aiguilles
Le suaire du genre humain ;

Horloges, montres et pendules
Dont les mille diapasons
Morcellent d'autant de virgules
Le livre des quatre saisons ;

Horloges, pendules et montres,
Timbres lumineux ou ténus,
Toutes celles que l'on rencontre,
Tous ceux que l'on a reconnus ;

Horloges des heures passées,
Celles des heures à venir
Et celles qui dorment glacées
Dans les limbes du souvenir ;

Pendules qui semblaient immenses
A nos petits yeux agrandis
Et chantaient comme une romance
Leurs douze notes de midi ;

Chronomètres à sonnerie
Faisant sous le verre bombé
Leur argentine causerie
A nos oreilles de bébés ;

Horloge de la vieille chambre,
Dont nous pensions, en l'admirant,
Que les deux poids étaient les membres
Et la figure le cadran ;

Horloges tintinnabulantes
Aux échos proches ou lointains,
Toutes, les vives et les lentes,
Celles du soir et du matin ;

Toutes celles des Notre-Dames,
Des cloîtres pieux et précis,
Celles que nous appréhendâmes
Et que nous aimâmes aussi ;

Toutes celles enjolivées
D'un jeu de carillons bavards,
Les joyeuses, des arrivées,
Les soupirantes, des départs ;

Les ironiques, des paresses,
Les tyranniques, des devoirs,
Les fugitives, des caresses,
Les cruelles, des désespoirs ;

Les folles, des inquiétudes,
Les mensongères, de la nuit,
Les puissantes, des solitudes
Et les étranges, de minuit ;

Les mortes dont la rouille entrave
Le mécanisme vermoulu
Et dont le mystère est plus grave
Depuis qu'on ne les entend plus ;

Toutes horloges et pendules,
Bourdonnement quotidien
De qui le va-et-vient ondule
Autour de notre va-et-vient ;

Toutes celles que l'on supplie
De se ralentir un moment,
Toutes celles que l'on oublie,
Toutes celles que l'on dément,

Toutes celles que l'on écoute
Au gré de leurs rythmes conduit :
Toutes me désenchantent, toutes,
Celles d'hier et d'aujourd'hui !

Horloges, qui, sous le couvercle
De leur vaine opportunité,
Ne tracent dans un même cercle
Que le même nom : Vanité !

Pendules, qui, devant les dates
De l'existence et de la mort,
N'ont que des gestes d'automates
Et des grimaces de ressorts !

Montres, où le métal qui brille
Cache l'avertissement sourd
De la toute petite vrille
Qui ronge l'heure de nos jours !

Évocatrices douloureuses
De nombres sans trêve effacés
Dont la somme, incessamment, creuse
Le gouffre de notre passé !

Toutes me désenchantent, toutes,
Et tandis qu'en face de moi
La minute à l'heure s'ajoute
A la pendule qui me voit,

Tandis que la pointe nomade
De sa souple aiguille d'acier
Scande de subtiles saccades
La musique du balancier,

Je la contemple, l'interroge
Et rêve nostalgiquement
D'une éternité sans horloges
Et d'un monde sans mouvement.

CHANT DU RÉVEIL

Éveillez vos yeux clairs, petite sœur païenne,
Et pour que la forêt heureuse se souvienne
En son cerveau touffu de feuilles et de bois,
Que le rire des jours et des nuits d'autrefois
Peut s'égrener encor des lèvres d'une fée,
Éveillez vos yeux clairs, et de soleil coiffée,
Sans autre talisman qu'une fleur à la main
Confiez votre rêve aux courbes du chemin.

Partez, voluptueuse et lente, à l'aventure,
Frôlant de votre pied distrait l'architecture

Éparse imprudemment, des palais fourmiliers ;
Affable et souriante aux peuples familiers
Des oiselets semblant de folles gouttelettes
D'écarlate et d'agate au long d'escarpolettes
De liserons penchés et d'arbustes fleuris;
Et l'oreille vibrante aux cent charivaris
Descendus de la branche et montés de la mousse,
Vagabondez entre eux comme une idole douce.

L'idole douce et blonde et blanche du verger,
Fille de quelque nymphe et de quelque berger,
N'êtes-vous pas ainsi? Votre âme mieux que celle
Du printemps, de l'été, de l'automne, recèle
La vie et le parfum des arbres et des fleurs ;
Les papillons émus voudraient être voleurs
Du velours de vos cils et de l'or de vos tresses;
Vos passages légers font un bruit de caresses
Sur les rameaux tombés pour s'approcher de vous
Tandis que votre main paresseuse, aux doigts flous
Rend tristes et songeurs à leurs balcons de feuilles
Les beaux fruits mûrissants, jaloux qu'elle les cueille!

Car vous êtes divine, et le monde vivant
Que dore la journée et que baise le vent
Vous aime ainsi qu'on aime une déesse amie ;
Quand vous étiez loin d'eux, tout à l'heure, endormie,
Les taillis murmurants tressaillaient de désir;
Et s'il était permis à chacun de choisir
Entre un rayon d'aurore et votre bienvenue,
Le chêne féodal et la sauge menue,
La clairière voisine et le troupeau lointain,
La source qu'on entend rôder dans le matin
Sous des ponts ajourés de fougères humides,
Tous, arbres en bouquets, grappes en pyramides,
Écureuil élastique et zéphire indolent
N'auraient, en ce débat, qu'un même vœu galant.

Oui, vous êtes l'aurore en même temps que l'âme
De la nature fraîche et verte qui se pâme
Telle qu'une amoureuse aux mourantes pudeurs.
Attentive au secret de toutes les odeurs
Dormantes au cœur bleu des jeunes campanules,
Votre âme, bleue aussi, les accueille et module

Alanguie à son tour par leurs rythmes unis,
La romance des fleurs et la chanson des nids.
Vous êtes le reflet des heures irisées,
Le radieux écho de mille voix grisées
De se dire le charme et le geste ingénus
De vos tout petits pieds que l'on aimerait nus,
De se dire et redire en un verbe qui jase,
Toutes les puretés et toutes les extases
De l'été lumineux se mirant au travers
De vos cheveux dorés et de vos regards verts.

Cheminez donc, docile à l'étreinte des choses,
A l'adoration des ailes et des roses,
A l'amour indiscret des frôlements épars...
Cheminez jusqu'à l'heure où, ressuscités par
Le silence propice aux êtres de légende,
Ensemble surgiront en molles sarabandes,
Nocturnes souverains amoureux à leur tour,
Les hôtes ignorés des villes et du jour :
Ombres de paladins aux cuirasses fêlées
Vous disant sérénade et ballade mêlées

De soupirs libertins et de signes de croix,
Ombres de damoiseaux vous effleurant les doigts
En regardant le pli de votre gorgerette,
Chacun vous contera tant et si bien fleurette
A la mode d'antan, sur le gazon soyeux,
Que votre frêle cœur en fièvre et que les yeux
Mi-clos dans un reflux de crainte pudibonde,
Vous vous transformerez en revenante blonde
Et que l'aube demain vous désensorcelant,
Vous trouvera dormante entre deux pages blancs.

TORPILLEURS

Pour Charles Sauerwein.

Hôtes musculeux, ambigus
Des paysages maritimes,
Entre des gouffres et des cimes
Nous surgissons, squales aigus.

Fantômes des profondeurs vertes.
Énigmes des horizons bruns,
Dardant à travers les embruns
Nos agilités recouvertes

D'armures de bronze, de blocs
Invulnérables et rigides
D'acier, d'airain, de tôle, égides
Où les flots épuisent leurs chocs.

Les orages sont nos complices
Et nous avons, originaux,
Comme prunelles, des fanaux,
Comme nageoires, des hélices.

Rôdant silencieusement
Autour des cuirassés obèses,
Nous semons d'occultes malaises
Et peuplons d'épouvantement

Chaque repli de chaque lame,
Houles, ressacs et tourbillons
Chaque remous, chaque sillon
Où nos avants, comme des lames

Surnaturelles de couteaux,
Creusent des entailles profondes
Au travers de murailles d'onde
Hautes ainsi que des châteaux.

Et nous trépidons d'une joie
Voluptueuse de filous
Lorsque, après avoir, comme un clou
Furtif, au flanc de notre proie,

Mathématiquement lancé
La torpille funèbre et sourde,
Nous voyons les tourelles lourdes,
Canons géants, mâts élancés,

Sabords, bastingages aux formes
De créneaux, blindages massifs,
En de soudains et convulsifs
Tremblements de bêtes énormes,

En de stériles, solennels
Fracas de poudre, jets de cendre,
Peu à peu s'abîmer, descendre
Dans les silences éternels...

C'est ainsi, pirates nocturnes,
A la fois poissons et hiboux,
Qu'errant d'un bout à l'autre bout
Des immensités taciturnes

Septentrion, ouest, sud, levant,
Par les roulis et les tangages,
Les mystères et les langages
Des cieux, des vagues et des vents,

Ainsi, qu'ivres de tintamarre,
De lutte et d'espace, sans peur
Sous le panache de vapeur
Qui nous salit et nous chamarre,

Nous vivons, sinistres et beaux,
Nos heures de guerrières tâches,
Sans songer que le sort est lâche
Et que la mer est un tombeau.

Mourir, d'ailleurs, peu nous importe !
Puisque nous savons que, le jour
Venu d'aller à notre tour
Au fond de cette eau qui nous porte,

Nous verrons, sous le baldaquin
Glauque des algues et des houles,
Accourir nous fêter en foule
Nos camarades les requins.

MUSIQUE

Pour Roger Clausse.

Pour notre âme blessée et toujours asservie,
Pour notre corps fragile et toujours en chemin,
Musique, souriez à nos gestes humains
Et chantez au-dessus des fracas de la vie.

Pour l'esprit las de croire et le bras de semer,
La voix lasse de dire et l'oreille d'entendre,
Le front las de penser et l'espoir las d'attendre,
Pour le cœur las de battre et le cœur las d'aimer ;

Pour tout ce qui gémit, s'interroge et s'atterre
Loin des dieux sans réponse et des foules sans buts,
Pour tous ceux que les jours et les calices bus
Ont désaccoutumé des songes de la terre,

Pour les silencieux et les désenchantés,
Pour toutes les langueurs et pour toutes les fièvres,
Laissez le verbe d'or de vos divines lèvres
Comme un secret d'oubli s'envoler et chanter.

Nous vous composerons un mystique cénacle
De fidèles émus et de prêtres fervents,
Disciples attentifs et jaloux desservants
Des rites orgueilleux de votre tabernacle.

Nous imaginerons glaner un peu de ciel
Dans le calme hautain de votre rêverie,
Frôler un peu d'enfer au sein de vos furies
Et dans votre douceur goûter un peu de miel.

Et nous écouterons, comme des hommes ivres,
Vos rires voltiger aux dents des clavecins,
Vos souffles déchaîner l'orage des buccins,
L'appel des oliphants et la clameur des cuivres ;

Nous entendrons votre âme, indolente à l'entour
Des harpes et des luths, plaintive à travers celle
Des violes d'amour et des violoncelles
Et crépitante au cœur belliqueux des tambours ;

Nous la devinerons encore sous la morgue
Pédante des bassons, stridente des clairons,
Féodale des cors et la vénérerons
Dans la solennité fastueuse des orgues.

Et nous vous aimerons, et vous revêtirez
De vos rythmes de deuil, d'extase ou de victoire
Le cortège infini des sons évocatoires,
De leur sommeil par vous magiquement tirés.

Nous applaudirons tout, rondes et pastorales,
Sérénades du soir, aubades du matin,
L'ariette frivole et le plain-chant latin
Rigide et sérieux comme une cathédrale ;

La somptuosité des opéras pompeux,
Grâces de tambourins, pavanes et gavottes,
Les menuets charmants comme des anecdotes
Que dirait une aïeule en rougissant un peu ;

Les incantations prometteuses et vagues
Des préludes, chaleurs, langueurs d'intermezzos,
La volubilité badine des scherzos
Les adagios lents comme de longues vagues ;

La berceuse expirante au bord des yeux fermés,
La régularité folâtre des quadrilles,
Les arpèges nerveux, le clair grelot des trilles,
Les accords tour à tour à votre voix germés.

Et tandis qu'au travers d'harmonieuses luttes
Les chansons, les avrils, ensemble commencés
Refleuriront ensemble et viendront fiancer
Les baisers à la lèvre et les lèvres aux flûtes ;

Tandis qu'entremêlés tumultueusement
Hymnes victorieux et fanfares équestres
Rebondiront, au choc sauvage des orchestres,
Des échos de la terre à ceux du firmament,

Nous laisserons au fil de vos ondes sonores
Nos rêves méconnus et nos espoirs dolents
Voguer et s'endormir comme des cygnes blancs
Loin du sable fangeux qui souille et déshonore.

Et nous vous aimerons de tout l'amour humain,
Nous vous appellerons notre libératrice,
Musique charitable et sainte, impératrice
Que bénissent nos cœurs et qu'invoquent nos mains.

Car c'est une minute aux heures éternelles
Qu'en votre industrieuse et propice bonté,
Vous dérobez pour nous et que vous apportez
Toute vibrante encore aux âmes fraternelles ;

Car vous êtes l'unique et suprême raison
Que nous ayons encor de souffrir et d'entendre,
De croire, de semer, d'espérer et d'attendre,
Esclaves résignés d'éphémères maisons,

Jusqu'au jour à venir qu'une aube nous présage,
Où la tâche accomplie et le sillon creusé,
Nous nous détacherons, spiritualisés,
Des chemins et des corps, des foules et des âges,

Pour habiter enfin le resplendissement
De votre temple auguste et de votre mystère,
Et lire tout entier le livre dont la terre
Ne nous fit épeler que le commencement.

LES RELIURES

Pour Donna Valeria Borghese.

Virginalement blanche, inquiètement fauve,
Chimériquement bleue, et rouge altièrement,
Je les garde et regarde avec des soins d'amant...
Rose amoureusement, précieusement mauve.

Gamme de vélins secs et de cuirs assouplis,
Ceux-ci grenus, ceux-là doux ainsi que des robes,
Fastueux et figés en attitudes probes
Au long du mur austère et des rayons emplis.

Et je songe au cahier de ma vie, et je n'ose
Me demander en le nommant,
A son tour s'il sera bleu chimériquement,
Précieusement mauve, amoureusement rose...

HEURE PAÏENNE

Pour D. Nicolopoulo.

Dire en de musicales strophes
Le poème du corps charmant
Petit à petit s'endormant
Sur un lit de vieilles étoffes !

Dire le duvet de la joue,
Les seins cadencés de sommeil
Et deux menus signes pareils
A deux rimes roses qui jouent,

Dire sa lèvre que soulève
Un soupir, la courbe des cils
Calmés et pareils, semble-t-il,
A deux rimes sombres qui rêvent.

Raconter ses doigts et leurs bagues,
Paupières d'or où les yeux longs
De lourdes émeraudes ont
Des lumières glauques et vagues.

Adorer le pli de sa hanche,
S'émerveiller devant l'odeur
Indéfinissable de fleur
Et de fruit de sa gorge blanche.

Inventer à chaque mystère
De sa complaisance jaloux
Des vocables pâmés et doux,
Pour dire ce que l'on doit taire.

N'avoir enfin qu'une pensée,
Qu'une espérance, qu'un secret,
N'être triste qu'à ce regret
Celui des minutes passées

Loin de ce corps et de l'extase
Des poses lentes ondulant
Comme un rameau subtil aux flancs
Mythologiques d'un beau vase.

Aimer ce corps, sa nuque blonde,
Épeler sa chair à la fois
Langoureuse comme une voix
Et frissonnante comme l'onde.

L'aimer pour cueillir à sa bouche
Comme en un mystique verger
L'envol d'aromes si légers
Qu'un sourire les effarouche.

L'aimer pour son âme bercée
Sous le voile des membres nus
Comme des rythmes souvenus
De l'étreinte désenlacée.

L'aimer comme une forme enclose
Depuis les siècles et les jours,
Au cœur profond des marbres lourds,
Et qu'un artiste fit éclose.

L'aimer jusqu'à l'idolâtrie,
D'un culte inguérissable et vain,
Y chercher le reflet divin
De ces esthétiques patries

Indulgentes à l'équilibre
Du désir et de la beauté,
Asiles réhabilités
Des corps d'amour souples et libres !

Âges clairs, époques fleuries,
Dieux proches devenus lointains,
Le flambeau riant s'est éteint
Sur notre terre endolorie.

C'est, au lieu des villes offertes
Triomphalement à nos pas,
Au lieu des antiques repas
Le front ceint de couronnes vertes,

C'est, au lieu des faunes rapides
Accourant nus comme la main,
Par les champs et par les chemins
Dans l'ivresse du jour candide,

C'est la chambre aux grises ténèbres,
La chambre au mur aveugle et froid,
Où dansent les rayons étroits
De quelque veilleuse funèbre,

C'est la chambre, où l'on réfugie
Loin des regards déniaisés
L'heure inquiète du baiser
Ainsi qu'une impudique orgie,

En songeant aux fanges des rues,
A la tristesse du dehors,
A la douceur des printemps morts,
Aux blanches foules disparues.

* * *

Ruine rose où l'aube glisse
Un jour qui rêve et se souvient,
Ouvre à notre rêve païen
L'accès de tes colonnes lisses.

Laisse entre tes voûtes avares
Pour nous deux trembler un moment
L'écho d'une corde d'argent
Au cœur sonore des cithares.

Laisse cette feuille d'acanthe
Nous dire le monde défunt,
Les cortèges et les parfums,
Les cantiques et les bacchantes;

Les poursuites échevelées
En des paysages élus,
Les fleurs que l'on ne cueille plus,
Les Oréades exilées ;

Les offrandes et les colombes,
L'air aux saveurs chaudes d'encens
Et la terre moite du sang
Des rituelles hécatombes ;

Les sveltes idoles de marbre
Et le vœu des couples unis,
Pour que leur désir soit béni
Tout à l'heure, à l'ombre des arbres.

Car nous t'aimons, temple où s'éveille
Des bas-reliefs mystérieux
Une vie auguste à nos yeux,
Une musique à notre oreille ;

Nos deux âmes étaient absentes
Des tristes maisons d'aujourd'hui
Et tous les deux nous avons fui
Vers tes pierres compatissantes.

Loin des sécheresses du livre
Nous sommes revenus à toi :
Rends-nous l'originaire foi,
Fais-nous croire, fais-nous revivre.

Offre à nos pieds las de la course,
A nos visages, à nos mains,
Après les hâtes du chemin
Le baume espéré de la source.

Sois le terme de notre rêve,
L'apaisement de notre faim,
De notre soif, et pour qu'enfin
L'œuvre souriante s'achève

Accomplis ce miracle encore
De rendre à nos regards épris,
Après les crépuscules gris,
Le bleu de l'éternelle aurore.

LE COUTURIER

Pour E. Vincent.

Il sait toutes les voix, parle toutes les gammes
Des couleurs, des pâleurs, des frou-frous, des frissons
Que son geste dispose en divins unissons
Sur la grâce ondoyante et docile des femmes.

Il est roi d'un royaume étourdissant, exquis
De crépons, de linons, de failles, de peluches,
Son sceptre comme loi porte une fanfreluche,
Sa couronne un ruban, et son rêve un croquis.

Il est musicien, peintre, poète, orfèvre,
Prophète, médecin, escamoteur, acteur,
Humoriste, sorcier, psychologue, éditeur
De satins veloutés à s'y tremper les lèvres.

Il a l'orgueil pour but, la Ville pour décor,
Le caprice pour dogme et la mode pour phare,
Le luxe pour banquier, l'annonce pour fanfare,
La lumière pour muse, et pour livre, le corps.

Nul ne sait comme lui rehausser d'une huppe
La torsade bleuâtre ou fauve d'un chignon,
Alanguir une manche au fil d'un bras mignon
Et noyer un bas sombre en des blancheurs de jupes.

Maître de la nuance et mage du dessin,
Il médite, prévoit, corrige, réglemente
Les aspects à venir des robes et des mantes
Aux alentours cambrés des tailles et des seins.

Savourant en esprit telle délicatesse
Rose sous des vapeurs de batiste, il revoit
Dans un songe vantard, esthétique et grivois,
La jambe d'une actrice et celle d'une altesse;

Puis il rit, se rengorge, et des charmes en bloc
Passent devant ses yeux au rythme des factures,
Pendant que, nourrissant de fières conjectures,
Il s'écoute de loin nommer au five o'clock...

Ainsi vit-il, charmant, frivole, polygame,
Sérieux quand il faut savoir l'être, à l'affût
Du chiffon qui va naître et de celui qui fut,
Et son ambition est le bonheur des dames.

Ainsi vit-il, mondain, jalousé, cajolé,
Auprès de ses velours, au milieu de ses ganses,
Saturé de dandysme et gavé d'élégances,
Artistique frôleur — pourtant de spleen frôlé.

Car il sent se dresser d'invincibles limites
A son pouvoir futile affamé d'oripeaux,
De crépons, de linons, de peluches — drapeaux
D'une gloire précaire et que rongent les mites.

Si bien qu'en regardant d'inhabiles haillons
Revêtir gauchement, sans la masquer, l'ivresse
Lumineuse d'un pas, d'un rire de pauvresse,
Irrésistibles voix triomphant du bâillon ;

Qu'en se grisant au jeu de tziganes allures,
De gorges sans cuirasse et de poignets sans gants,
De chevilles sans bas, de lèvres sans onguents,
D'épaules sans colliers, d'inculte chevelure,

Il constate le vide et sonde le néant
De son rôle brillant, criard et secondaire,
Et tout bas, l'amertume au cœur, il considère,
Qu'au-dessus des atours, des luxes fainéants,

Il est une lueur sacrée et souveraine,
Dont l'auguste secret à nul n'est dévolu,
Dont le libre rayon désigne ses élus
Mieux que tous les rubis et que toutes les traînes...

Sublime privilège, unique royauté !
Et le peintre des fards, l'enlumineur des gestes,
L'artiste subjugué devant l'aube céleste,
A travers le haillon reconnaît la Beauté !



LA FENÊTRE

Pour Mme Paul-Franz Namur.

Le beau matin de Thermidor
Frappe à la fenêtre qui dort
Trois coups de sa baguette d'or.

Et soudain les blanches buées
Dont les vitres sont sinuées
S'en vont, s'en vont diminuées

Sur le cristal qui reparaît,
Comme un premier coup d'œil distrait
Sous des cils qu'on relèverait.

Ce premier coup d'œil en attire
Un deuxième qu'on voit sourire,
Un troisième que l'on voit rire.

Soleil par ci, chansons par là,
C'est le matin qui frappe à la
Fenêtre en habit de gala.

Et la fenêtre qu'il convie
A se rouvrir s'ouvre ravie :
Entrez, le jour ; entrez, la vie !

Je vous reprends, je vous revois,
Entrez comme sur un pavois ;
Entrez, la vie ; entrez, les voix !

Au fond de l'air bleu qui déferle,
Pêcheurs de musicales perles,
Entrez, les pinsons et les merles.

Entrez, les souffles, les parfums,
Et qu'à tous les autres chacun
S'unisse pour n'en faire qu'un.

Saveurs, accourez, toutes fraîches
Encor du cœur juteux des pêches ;
Entrez, les grincements de bêches

Investigateurs et rustauds ;
Entrez, crissements de râteaux
Comme un rustique concerto.

Qu'une voix à l'autre succède,
M'enlace, m'enivre, m'obsède,
Jusqu'à l'heure où les roses tièdes

L'air au goût de sucre candi
Se reposeront engourdis
Dans le silence de midi.

Midi, prince des lassitudes
Et dont la chaude exactitude
Viendra figer vos attitudes,

Vous immobiliser, gazons,
Tiges, floraisons, frondaisons,
Dans une même pâmoison...

Et mon âme à son tour pâmée,
Magiquement amalgamée
A toutes les choses germées,

Saveurs, aromes, coloris,
S'épanouira comme un fruit
Qui sommeille et pourtant mûrit.

Alors, tandis que le mystère
Et le silence auront fait taire,
Un doigt sur leur lèvre, la terre ;

Tandis que rien ne viendra plus
Altérer ces instants élus,
Que les bourdonnements goulus

Friands d'œillets ou d'églantine,
De quelque abeille clandestine,
Je songerai, l'âme enfantine,

Seigneur, au grand geste infini
Qui, sur les maisons et les nids,
Sans trêve s'étend et bénit ;

Au geste invisible qui veille
A la fois sur mille merveilles
Et qui, pour l'homme et pour l'abeille,

Sut mettre, providentiel,
Dans une rose un peu de miel,
Dans ma fenêtre un peu de ciel.

LES PLONGEURS

Pour F. du Bois.

S'élancer comme vous dans l'écume qui rôde
En arabesque souple à l'entour du radeau,
S'y plonger comme vous et, les yeux remplis d'eau,
Se croire devenu l'hôte d'une émeraude.

S'enchanter comme vous, de paysages vagues
Meublés d'arbres de rêve et de gazons vivants,
Rapporter comme vous, entre ses doigts fervents,
De quoi sertir ce rêve au chaton d'une bague.

Vivre vos jours obscurs et pourtant magnifiques
De tout ce que le ciel, le sable et l'océan
Y versent à la fois d'infini, de géant,
De superstitieux et de philosophique.

Vivre vos jours divins, et sous les lames rauques
Tôt ou tard, comme vous, les achever enfin,
En voyant quelque soir, dans sa lugubre faim,
Le grand squale virer par l'immensité glauque.

TES MIROIRS

Ils sont dix, ils sont trente, ils sont quarante, au long
Des vestibules, des boudoirs et des salons,
Ils sont dix, ils sont trente, ils sont quarante, ovales,
Circulaires, carrés, transparences rivales,
Joute de pureté, douceur, diversité
De formes que le jour et l'électricité
— Dont le miroitement tour à tour y habite —
Font parfois ressembler à d'étranges orbites
Ayant — enluminés, ciselés, vernissés,
Rigides, biscornus, imprévus, lambrissés,

Sertissure fantasque où leur onde s'encadre,
Se fige, s'assoupit : pour paupières, des cadres.

Et te voici, passante en des glissements clairs
Frissonnements de robe et lumière de chair
Blondeur de chevelure où follement déferle,
Scintille, rebondit une vague de perles,
Te voici, langoureuse et lente, traversant
Vestibules, salons, prodiguant, dispersant
Aux choses d'alentour comme une aumône brève
Les grâces de ton corps et celles de ton rêve,
Faisant vibrer pour toi jusque dans le tréfonds
De leurs êtres obscurs le tapis, le plafond,
Tentures, paravents, pendules, girandoles
Et donnant, à la fois plus belle qu'une idole,
Plus svelte qu'une tige et plus blanche qu'un lys,
A chacun des miroirs dont les verres polis
Reflètent ton sourire en cette promenade,
L'illusion furtive et la fanfaronnade
Dont chacun d'eux, jaloux, croit seul goûter l'attrait,
Celle d'être une toile et d'être ton portrait...

Il est d'autres regards, humains ceux-là, que l'heure
Prochaine d'un rayon de tes regards effleure
Des fièvres de l'attente et des feux du désir.
Ils sont dix, ils sont mille, avides de saisir
Ce reflet, ce regard, et tandis que tu passes,
Déesse aux cils courbés sur de grands yeux d'espace,
Dans un frisson de soie, un rire de couleurs,
Portant un peu du ciel, de l'onde et de la fleur
En ton corps de miracle, en tes bras de mystère,
Ton image, où l'amour terrestre désaltère,
Son inquiète soif de rêve et de beauté,
Ton image, dont l'heure est une royauté
Où l'immatériel au réel s'amalgame,
Comme dans les miroirs, s'incruste dans les âmes.

HYMNE

Voici qu'après des jours nos âmes en folie
Ont vu s'évanouir à l'horizon d'effroi
Et l'angoisse des murs, et l'hiver et le froid
De la cité de brume et de mélancolie.

Voici qu'après des jours d'espérances leurrées,
Nous oublions les pleurs de la veille, en aimant
Le sourire de l'herbe et le balancement
Des tiges qu'une haleine a, joueuse, effleurées.

Un goût de brise fraîche émerveille ma bouche
Et je regarde, autour de ton passage blond,
Scintiller et s'ébattre, en cortèges oblongs,
Les nimbes envieux d'un vol de blondes mouches.

C'est ici le hasard et les sentes ouvertes,
C'est, à notre œil charmé, l'éveil miraculeux
Des caresses de l'air ineffablement bleu,
Au rebord de la feuille ineffablement verte.

C'est ici qu'à nos pieds l'odorante prairie
Déroule comme un lac ses flots larges et lents
Sur qui l'on croirait voir de sveltes oiseaux blancs
A fleur d'onde posés, qui sont les métairies.

C'est le cours vagabond des collines opaques,
Drapant une tenture au fond des cieux lointains
Que le soleil couchant estompera d'étains,
Incendiera de cuivre et vernira de laques.

Et tout chante et se change en orgue, lyre ou flûte,
Arbre du bois profond ou roseau délicat,
Que la source en jouant un air d'harmonica
Courbe et recourbe au gré d'argentines volutes.

Tout est pieux, tout est serein, tout est langage,
L'effluve de la terre et la grâce des eaux,
Les peupliers pointus ainsi que des fuseaux
Où s'accroche en passant la laine des nuages.

Tout s'épanche et sourit, tout se métamorphose
Au rayon de lumière incessamment versé,
Depuis le chêne immense à l'aiguillon dressé
Le long des filaments de la tige de rose...

Tout vit en toi, Nature indulgente et propice,
Tout vibre à ton haleine et s'abreuve à ton sein ;
C'est ta voix qui conduit le baiser de l'essaim
A la virginité docile des calices ;

C'est ta main qui dispose une robe vermeille
Au contour suspendu des abricots frileux,
C'est elle dont le soin veille, méticuleux,
A la maturité des petites groseilles.

C'est toi qui, dans le pré qu'une rosée humecte,
Veloutes l'herbe molle au repas du bétail,
C'est toi qui, maternelle en l'infime détail,
Fertilises la graine et préserves l'insecte.

Donne sans te lasser, fais à toute parcelle
De l'univers, étrange et complexe fardeau,
L'aumône du soleil et de la goutte d'eau...
C'est toi que nous aimons, Nature universelle!

Car nous redevenons les enfants que nous fûmes,
En revoyant ton ciel, en écoutant ta voix,
En regardant au geste enivré de nos doigts
S'ouvrir les pages d'or de ton divin volume.

Accueille-nous, les mains consolantes et pleines
De récolte bénie et de raisins gonflés ;
Mûris notre désir, en mûrissant les blés ;
Féconde notre extase, en fécondant les plaines.

Offre à nos cœurs pieux l'asile de tes branches,
L'amitié de tes soirs, celle de tes matins,
Pour que notre âme, après les guides incertains,
Aux perles de ta source apporte une aile blanche.

Révèle-nous tout bas le mystère des arbres,
Le secret de l'automne et celui de l'été ;
Et, pendant que les fous que nous avons été
S'imaginent heureux en leurs villes de marbre,

Tandis que pour ceux-là ton image se borne
A l'arbuste malade austèrement venu
Entre l'obscurité de péristyles nus,
Au fond de la maison géométrique et morne

Laisse grandir en nous ton adorable rêve,
Fais germer une fleur au sol de notre foi
Et, Déesse amoureuse et savante à la fois,
Inspire à notre amour la force de tes sèves.

L'ESCALIER

Telle qu'on imagine une esthétique reine,
Majestueusement vous le redescendiez,
Et les tout petits bouts de vos tout petits pieds
Semblaient, à chaque pas, sourire sous la traîne.

On eût dit de vos yeux une double turquoise,
De votre front le jour, de vos cheveux la nuit,
De votre âme une fleur, de votre bouche un fruit
Et de votre parfum celui d'une framboise.

Vous avanciez, distraite, en d'immatérielles
Grâces de l'éventail docile sous vos doigts,
De vos gestes chacun vous faisant chaque fois
De plus en plus jolie et de plus en plus belle.

Si bien que l'escalier, l'antique patriarche
Que quatre-vingt-dix ans d'âge ont presque fendu,
Soupira lorsque enfin vous l'eûtes descendu
Et regretta tout bas de n'avoir plus de marches.

LES RUES

Pour Alexandre Hepp.

Au-dessus des pavés et des foules accrues,
Quelquefois, au balcon, nous venons nous asseoir
Pour entendre à nos pieds, bruire dans le soir
L'âme tumultueuse et confuse des rues.

Ame faite de tous les cris, stridents et sourds,
Vacarmes de volcan, de lutte et de théâtre
Qui montent de la brume où s'érige bleuâtre
L'impassible halo des lampadaires lourds.

Ame mystérieuse, ardente, que gouverne,
Égare, mobilise, exaspère, conduit,
Illuminée hier, orgiaque aujourd'hui,
Tour à tour vers le seuil du temple ou des tavernes,

Le magnétisme obscur qu'on ne peut définir,
Épandu sur nos fronts des doigts de la Chimère,
Et sous le joug de qui nous passons éphémères
Sans le voir commencer et sans le voir finir...

O rues! Artères d'or, de granit et de boue,
Enchevêtrement sombre ou clair, ordre ou conflit
De courbes, de carrés, de triangles emplis,
Chargés, gonflés de foule humaine qui s'ébroue;

Lits de fleuves, de lacs et de torrents humains
Creusés entre les murs de la cité percluse
Et dont courent les flots, sans digues, sans écluses,
Vers cet océan noir qui se nomme Demain,

O rues, enseignez-nous l'énigme de votre être,
L'impérieuse loi de votre mouvement,
Le principe, le sens et le but du roman
Que vous nous faites vivre, imaginer peut-être ;

Jetez-nous en passant, à nous qui regardons
Cette vie en doutant de tout et de nous-mêmes,
La solution douce ou triste du problème
Que le destin nous pose et que nous demandons

Ambitieusement au reste de la terre,
Au grand visage vert de la plaine, à la voix
Cristalline des eaux, frémissante des bois,
Au silence des monts, aux champs dépositaires

Fidèles et sereins des germes à venir,
A tout ce qui nous suit, nous frôle, nous étonne,
A l'aube, au crépuscule, à l'hiver, à l'automne,
Au printemps, à l'été — sans jamais l'obtenir.

— Êtes-vous le labeur sublime à qui les races,
Malgré le temps, malgré la nuit, malgré la mort,
Ont voué leur espoir, dédié leur effort
Et confié l'orgueil d'éterniser leurs traces ?

Êtes-vous le combat que sans trêve, sans fin,
Suscite amèrement l'âpreté de la vie
Entre la foule avide et la foule assouvie,
Entre l'or et le gueux, les rires et la faim ?

Êtes-vous la Beauté, dont notre convoitise
Se forge d'âge en âge un idéal nouveau
Qu'elle abaisse, relève, asservit au niveau
De sa taille, de ses songes, de ses hantises ?

Êtes-vous le royaume où l'impudicité
Nourrit de sa caresse acide et polluée
L'hallucination des âmes engluées
Par son charme de fange et de stérilité ?

Êtes-vous le réveil de promenades ivres
Qu'en aveugles et sans en connaître le but
Nous viendrions de faire, êtes-vous le début
D'autres chemins que, tôt ou tard, il faudra suivre ?

Et dites-nous encor, si vous la comprenez,
La raison qui nous fit être ce que nous sommes,
Des faibles, des souffrants, des hésitants, des hommes
Par le mal et le bien à la fois entraînés.

Car nous ignorons tout, et c'est à l'aventure
Que nous portons nos pas d'enfants ou de vieillards,
Que nous prions, pleurons, cherchons dans le brouilla
Pour n'y trouver enfin que notre sépulture.

O rues, artères d'or, de boue et de granit,
Où palpite et se meut le sang fiévreux des heures,
Houle tragique, ivresse imprudente qu'effleure
De regards trop lointains la pitié du zénith;

A nous qui sommes las de votre lassitude,
A nous qui gémissons votre gémissement,
A nous tous qu'asservit votre asservissement,
A nous tous que vieillit votre décrépitude,

S'il est vrai que savoir ait jamais consolé
Les âmes de mourir et les âmes de vivre,
Apprenez-nous, ce soir, l'épilogue du livre
Que nous avons ouvert sans pouvoir l'épeler.



Mais pourquoi réclamer de vous une réponse
Que ce soir ni demain ne nous apporteront !
Vous êtes la matière hostile, et notre front
Qui dans votre mystère insondable s'enfonce

Pourra creuser longtemps, pauvre désir humain,
La sourde immensité des formes et des choses :
Nous vivrons aujourd'hui sans en savoir la cause,
Et c'est en ignorants que nous mourrons demain.

Puisque rien ne s'explique et rien ne se dévoile,
Sachons donc oublier et cherchons dans nos yeux
Cet unique rayon, seule aumône des Dieux
Qui nous firent obscurs habitants d'une étoile.

ÉVANGILE

Pour A. de Bertha.

Si tu veux cultiver la glèbe qu'autrefois
L'ancêtre te légua, noble et pure d'ivraie,
Rebâtis dans ton cœur, inexpugnable et vraie
Comme une tour d'orgueil et de granit, sa foi.

Sois ferme comme lui : l'avenir est aux forts !
Tenace comme un chêne, ardent comme une épée,
Et jaloux de graver de neuves épopées
Sur ta page encor vierge au livre de l'effort.

Rejette au loin le doute et le débile verbe
Des races sans étoile en un siècle sans but ;
Puis seul et redressé parmi tant de fourbus,

D'un geste patient, sûr des futures gerbes,
— A la source ancestrale et sacrée ayant bu —
Ensemence, appuyé sur ton rêve superbe.

LE CUISINIER

Pour Robert Stevens.

Tandis qu'entre tes draps, béatement tu cuves
Le complexe souper qu'hier je te servis,
Le premier chant du coq me trouve vis-à-vis
Mes fourneaux rallumés et mes habiles cuves.

Et là, silencieux, en un rêve fécond,
Je puise le vouloir et l'orgueil délectables
D'être celui qui sait armorier ta table
D'une recette neuve auprès d'un vieux flacon.

Puis, le pouce attentif et la lèvre friande,
Conjecturalement, sans hâte ni hasard,
Tel un inquisiteur d'esclaves au bazar,
Je tourne, je retourne et je palpe les viandes.

J'aligne des rognons, soupèse un aloyau,
Et jugeant tour à tour de chacun sur sa mine,
Je compare, choisis, désapprouve, examine
Et les gibiers trompeurs et les biftecks loyaux.

Car mon entendement, mon zèle, ma mémoire
Veulent, en recherchant de soigneux résultats,
Justifier le goût que tu manifestas
Pour l'œuvre de ma broche et de mes écumoires...

Sauras-tu déguster l'arome perverti
Des canapés sournois où cette bécassine
Épanouit, gonflé d'épices assassines,
Son petit ventre noir et de truffes serti?

Te pourlécheras-tu, lorsque, moites de beurre,
Chapons luisants, casqués de la salade d'or,
Surgiront, plus exacts que des corrégidors,
Dès l'instant qu'à l'horloge auront sonné douze heures?

Je médite anxieux le vocable *comment*,
Sous le disque ajusté de ma toque de toile,
Et j'écoute perplexe, au creux de chaque poêle,
Respirer près de moi chaque mijotement.

Ce sont de tous côtés dosages et formules,
Manipulations par quoi, chimiste neuf,
Je mixtionne un jus et je combine un œuf
En mélanges amis que la flamme stimule.

Et je vais et je viens, activant un ragoût,
Ourlant un pot-au-feu d'euphoniques légumes,
Veillant au consommé vertueux que parfume
Un occulte relent d'exotique sagou ;

Virant une cuillère infaillible et gourmande
Dans l'onctuosité mate des chocolats,
Ou modelant, d'un geste attendri de prélat,
L'obéissante chair d'une pâte d'amandes ;

Auscultant de l'oreille et sondant de la main,
Supputant le degré de jouissance qu'offre
La saveur croustillante et douce d'une gaufre
Dont le miel s'aiguisa d'un soupçon de cumin.

Passant incessamment de l'espérance aux affres,
De la croyance au doute en mes instants ardus,
Je garde mon savoir et mon âme tendus
Vers tout ce qui t'allèche et tout ce que tu bâfres...

Aussi ma compétence est-elle vaste en l'art
De révéler à tes somnolentes papilles
Les électricités des poivres et de mille
Condiments sirupeux, musqués et papelards.

Je suis le virtuose aimable dont les gammes
Parcourent un clavier multiple dont les bruits
Se composent du chant des herbes et des fruits,
Dont les accords sont faits de tous les amalgames.

Seigneur en ma cuisine ainsi que dans un fief,
J'y gouverne, commande et régis de mon geste,
Un monde pullulant, obséquieux et preste
De marmitons vassaux — et l'on m'appelle chef !

Cependant, je renferme au tréfonds de moi-même
Une souffrance, ainsi qu'un tenace aiguillon ;
Je la retrouve obscure en les yeux du bouillon,
Les veines du nougat et la candeur des crèmes :

Architecte savant de fugaces repas,
Créateur orgueilleux d'éphémères purées,
Je suis maître de l'heure et non de la durée...
Dieu nous donne la ligne et garde le compas.

C'est pourquoi, triste au sein de mon pouvoir débile,
Sous mes lauriers fanés aussitôt qu'obtenus,
Je rêve de sculpter, artiste saugrenu,
Dans un roc éternel, des gâteaux immobiles.

LE VITRAIL

Des saintes et des saints, des ailes et des anges,
Des Dominations, des Vierges, plus de cent
Bienheureux et martyrs l'habitent et Vincent
De Paul s'y tient debout au milieu d'un losange.

On y voit Bethléem et les trois mages d'or,
Précédés d'une Étoile et suivis d'une escorte,
S'acheminer pompeux vers la divine porte
De l'étable où l'Enfant sur la paille s'endort.

L'Ancien et le Nouveau Testament, les prophètes,
La gloire de Moïse et la plainte de Job,
Samuel, Abraham, Isaac et Jacob
S'y donnent rendez-vous, des bases jusqu'au faîte.

Et dans le temple sombre et révérencieux,
Le vitrail immobile en son cadre de pierre
Semble un regard géant de mystique lumière
Entre la terre obscure et la clarté des cieux.

POUPÉES

Pour mes sœurs Magdeleine et Yvonne.

Attirance éternelle et douce des poupées ! —
Elle en a deux, de tulle et de blondeur nippées,
Que sa petite voix, sincère obscurément,
Berce comme deux sœurs dont elle est la maman.

Elle ne peut sortir à présent : c'est décembre,
Il fait sombre dehors ; mais ce coin de la chambre
Est empli de lumière et de sérénité,
Car Annette et Lucette ont leurs chapeaux d'été.

Lucette est blonde et rose, Annette est rose et blonde ;
Elles ont des yeux bleus, des pieds fins, des mains ronde
Elles sont tout à fait des sœurs — se ressemblant
Depuis les souliers noirs jusqu'au bout des gants blancs.

Minuscule duo dont la chambre s'égaye :
Lucette qui susurre, Annette qui bégaye
En un langage occulte et fluet de poupons
Des mots qu'elle comprend, puisqu'elle leur répond.

Comme elle les câline et tantôt complimente !
Annette a de beaux bas, et Lucette une mante
De satin jaune d'or, d'un tel chic espagnol
Qu'elle éblouit chacun, le dimanche, à Guignol.

Comme toutes les deux, et cela se remarque,
Vous ont un air posé de personnes de marque
Ayant château, bonbons, voiture *et cœtera*,
Gros bijoux très brillants et loge à l'Opéra.

Elle les considère alors et presque émue,
Sérieuse à demi, les caresse, remue,
Les tourne, les retourne, enorgueillie au fond
De se savoir leur mère, et leur baise le front.

Puis, pour changer de jeu, plus tard elle les couche,
Car il faut bien dormir ! et le doigt sur la bouche,
Tout près des petits yeux à ressort se fermant,
Elle murmure : chut ! et se tait... un moment.



Et moi, le solitaire auquel nul ne prend garde,
Je rêve avidement, j'écoute, je regarde
Sans parler ni bouger, puisqu'elle le défend,
Passer toute la vie en un geste d'enfant.

Je regarde, j'écoute aux replis de moi-même
Surgir un monde obscur d'énigmes, de problèmes,
De lois dont à jamais se cacherait l'esprit
Sans le jouet qui dort et l'enfant qui sourit.

Sourires ingénus que l'existence guette,
Qu'elle transformera d'un coup de sa baguette,
Comme une fée adroite et maligne à la fois,
En sourires moins purs et moins vrais qu'autrefois.

Sourires ambigus, désabusés peut-être
D'autres jouets en qui l'on croyait reconnaître
Mieux que dans la poupée aveugle du passé
Un moyen de bonheur, et qui se sont cassés.

Qu'ils étaient beaux pourtant, vêtus de robes neuves,
De couleurs, de parfums, de bijoux à l'épreuve,
Semblait-il, des affronts, des routes et des jours,
Le jouet Poésie et le jouet Amour !

Je songe à leurs chansons, à leurs baisers, je songe
A ce que je lisais de célestes mensonges,
De mirages, d'espoirs cruellement germés
Dans leurs yeux qui s'ouvraient et qui se sont fermés.

Ah ! pourquoi devons-nous donc, tous tant que nous som
Grands enfants orgueilleux qui nous croyons des hom
Souffrir d'avoir voulu dans nos mains de néant,
Après la goutte d'eau, contenir l'océan.

Notre force est infime, et notre âme ensemence
Insatiablement l'avenir trop immense,
Le champ trop incertain, de ses vœux infinis,
Et nous pleurons trop tard, quand nous sommes punis.

Je me le dis tout bas et je voudrais revivre,
Comme un lecteur ému qui rouvrirait un livre,
L'âge plein de soleil, loin de cet âge-ci,
Où j'avais ma Lucette et mon Annette aussi.

L'âge où mon âme était une âme de poupée,
Où mon langage était une onomatopée
Hésitante et pourtant musicale, où mes yeux
Regardaient sans comprendre et n'étaient que joyeux.

Puisqu'on ternit son cœur à rechercher la cause
De son rêve ignorant, et puisque toute chose
Ne livre son secret douloureux qu'à ce prix,
Je voudrais oublier tout ce que j'ai compris.

Oublier le dégoût des luttes obstinées,
Des routes vainement tour à tour piétinées,
Oublier tout cela, pour mieux me souvenir
De l'enfant que j'étais — et le redevenir...

C'est pourquoi, tout à coup, des poupées endormies
J'ose me rapprocher, et, sur leurs mains amies,
Leurs visages calmés, me pencher en tremblant,
Comme on se pencherait sur un mystère blanc.

Il me semble à présent que leur âme me frôle,
Petite âme fragile et bonne, dont le rôle
Miséricordieux serait de s'en aller
Près de notre âme humaine et de la consoler.

Je sens autour de moi sa présence muette
Errer comme un fluide, onduler inquiète
Et mêler à mon être, eucharistiquement,
Son être de candeur et d'attendrissement.

Lucette, Annette, idylle enfin recommencée !
Les voici toutes deux, dames de mes pensées,
Anges délicieux que je croyais perdus,
Rires que je pleurais, et qui m'ont attendu.

Les voici toutes deux : le reste fut factice;
Près de leurs petits cœurs mon cœur se rapetisse,
Ne désirant plus être et n'étant plus ici
Que celui d'un enfant qui veut jouer aussi...

Ineffable minute offerte toute prête
A mon impatience... et pourtant je m'arrête,
Maraudeur qu'on surprend aux portes du jardin :
Car j'ai vu l'autre enfant me regarder soudain

De ce regard jaloux, puéril et bizarre
Qui veille, se méfie, interroge, s'effare
A l'écho d'une voix, au glissement d'un pas,
Et qui dit à l'intrus : Va-t'en, tu ne sais pas !

Et ce regard subtil, aiguisé comme un glaive
A suffi pour trancher le fil doré du rêve
Grâce auquel un instant émerveillé, séduit,
Mon cœur crut se guider au milieu de sa nuit.

Va-t'en, tu ne sais pas ! Ordre tragique, immense !
Hélas ! il est donc vrai que rien ne recommence,
Que tout se désapprend et qu'il est superflu
De rechercher des mots que nous ne savons plus.

Pourquoi lutter d'ailleurs, et détourner la tête?
Le temps qui nous emporte ainsi qu'une conquête,
Inexorablement se hâte vers demain
Sans jamais repasser par le même chemin...

Et je m'en vais, docile ; adieu, poupées, chimères!
Je m'en vais, regrettant mon espoir éphémère,
Pleurant sur le destin cruel qui nous défend
D'échapper à notre heure et de rester enfants.

LE VENT

Soyez le vent sonore et fureteur qui rôde,
S'égosille, glapit, siffle, s'enfle, décroît,
En des obscurités de corridors étroits,
Et rebrousse le poil des chattes en maraude.

Soyez le vent qui pleure en la forêt profonde
La détresse d'octobre et de l'automne gris,
Et fait, aux alentours des arbres rabougris,
Mélancoliquement valser les feuilles blondes.

Soyez le vent qui va sur des ailes d'orage
Élargir et gonfler au cœur des océans
La montagne liquide et le gouffre béant
Où s'entendent gémir et craquer les naufrages.

Soyez la force altière, inconsciente et sourde
Que rien ne discipline et que rien ne brava,
Soyez le vent qui vient, soyez le vent qui va,
Dans l'aveuglement noir de sa vitesse lourde...

Soyez enfin le souffle aux légèretés d'âme,
Le vent voluptueux, soudainement calmé
Des soirs aériens, fluides et pâmés,
Et qui flotte alangui sur les cheveux des femmes.

LA COUPE

Pour le Comte Robert de Bourboulon.

Je suis la coupe d'or, de cristal et d'onyx
Qu'historia naguère et signa d'un phénix,
Après vingt jours de tâche au fil de ses doigts sveltes,
Un orfèvre de Rome.
O belle esclave celte
Qui, tremblante, au palais de César me portas,
Tes cheveux étaient blonds et, quand tu présentas
Ma forme frêle et douce au maître de l'Empire,

Me voyant scintiller et te voyant sourire,
Pour éviter d'un choix l'embarras hasardeux
Il sourit à son tour et nous prit toutes deux.

Et je vécus un rêve inexprimable, immense!

Entre l'Homme en délire et la Femme en démence,
Dans la gloire, le bruit, la volupté, le sang,
Dans la lueur d'un monde énorme, finissant
Par une apothéose irrésistible et rouge ;
Entre Éros fait giton, Astarté faite gouge,
Entre Vesta muette et Rome lupanar,
Entre des chants de lyre et des parfums de nard,
Sous les visages blancs plus exquis d'être fourbes,
Je surgis, comparant la grâce de mes courbes
A la courbe des seins, le cristal de mes bords
Aux musiques des voix, et surprise d'abord
Devant la convulsive et géante folie,
Peu à peu, telle une âme où l'exemple spolie
Les scrupules d'hier, ingrate, j'oubliai

L'orfèvre aux doigts songeurs, je me mésalliai,
Libre orgueilleusement d'importunes vergognes,
Moi, la vierge, au contact d'impériaux ivrognes
Et, trônant à côté de Phallus souverain,
Je fus l'âge de fange après l'âge d'airain.

Fange où battait encore un peu du cœur de Rome !

Ayant vaincu la terre et subjugué les hommes,
La Ville, en qui le sang des peuples refluait,
Méprisant le sommeil ou le désir fluet
De tous ces asservis devenus valetaille,
Voulut que son repos fût digne de sa taille,
Et que savoir tenir une fleur à la main,
Comme un glaive jadis, fût un geste romain !
Je mis en sa luxure un reflet de ma grâce
Et la rose germant près du glaive en disgrâce,
Au lieu du casque lourd, vint couronner les fronts.
Et tu fus mienne, ô Rome ! Et l'autel fanfaron
Sur lequel tu chantas les victoires premières.

Devint l'autel ardent de nouvelles lumières,
Au seuil duquel pâmés, éblouissants et nus,
Tes fils, nouveaux amants de rites inconnus,
De cultes conseillers de toutes les étreintes,
Vinrent sacrifier l'ancestrale contrainte
Des rigoureuses lois, des labeurs primitifs
Offerts en holocauste aux vastes yeux lascifs
De Vénus Astarté, fille et mère de joie ;
Autel saphique et blanc, socle vêtu de soie,
De fleurs et de flambeaux, de rires et d'encens,
Dont je fus le calice, alors que, gémissant
Près d'un autre calice éclos sur une tombe,
Un chant inécouté montait des catacombes...

Moi, je disais : Jouis ! Hors cela tout est vain !
Vois la fleur des baisers et le rubis des vins
S'acheminer vers toi des lèvres et des vignes ;
Regarde la douceur des jours te faire signe

De savourer l'instant rapide et de t'asseoir,
Convive de l'aurore, insoucieux du soir,
Au banquet où l'on vit, où l'on rêve, où l'on aime ;
Enivre-toi d'oubli, tresse le diadème
Illusoire et charmant des roses sur tes yeux,
Et plus grand que le sort, plus sage que les dieux
Par ton impatience orgueilleuse et rapace,
Enferme l'infini dans une heure qui passe.

Et je disais encor : que t'importe le bruit
Du vent sous les rameaux, si tu cueilles le fruit ;
Que t'importent les cris sévères ou néfastes,
Si malgré leur écho tu graves en tes fastes,
Ici, le souvenir d'un parfum respiré
Quelque matin d'avril, là, deux vers inspirés
Par la gracilité docile d'un éphèbe...
Tes cheveux ont l'odeur des épis sur la glèbe :
Dénoues-en le bouquet ; tes yeux sont des palais

Aux portes d'émeraude et de songe : ouvre-les ;
Ta bouche est une ruche où ta langue est l'abeille :
Laisse-la butiner ; tes mains sont des corbeilles
Grandes comme des nids, où le geste est oiseau :
Laisse-le s'envoler ; tes bras sont des roseaux
Fuselés et peureux que le désir agite :
Laisse-les s'agiter ; ton épaule est le gîte,
L'asile secourable, émerveillant et cher...
Donne tes bras, tes yeux, donne toute ta chair,
Ta chair d'homme ou ta chair de femme, avide et chaude
A l'éternel frisson qui s'éveille, qui rôde
Philtre vainqueur des jours, Éros adolescent,
Au fond des cœurs séduits et des corps turgescents ;
Donne-toi tout entier, donne-toi jusqu'à l'âme,
Et je te ferai grand, fort de toutes les flammes,
Beau de tous les désirs, lourd de tous les baisers ;
Et ton cœur en extase et ton corps apaisé,
Sur la couche de lin languide au faix des hanches,
Dormiront. Tes yeux clos seront pleins d'ombres blanch
Et, près de ce sommeil qu'un rêve fleurira,
Vénus sera penchée et Bacchus sourira. —
Ainsi parlai-je à l'homme. Et ma voix entendue

Lui désignait la terre et la mer étendues
A ses pieds souverains, montagnes, océans,
Villes, forêts, vallons, fleuves, jouets géants
Que le Passé conquit en des luttes suprêmes.
Prends tout, jouis de tout! lui criai-je... et trirèmes
A la voile de pourpre, aux rames de santal,
Du monde oriental au monde occidental,
Fendant les flots bombés de leurs quilles aiguës
Voguèrent, lui portant les grâces ambiguës
D'esclaves syriens, médiques ou persans
Qui soupiraient, mimaient, cadençaient en dansant
Des vers diamantés de magiques syllabes;
Cargaisons de parfums puissants, tissus arabes,
Améthystes, rubis, chalcédoines, saphirs,
Délos, Tyr et Sidon, Mélinde, Albeck, Ophir,
Leurs toisons d'or semblant un butin d'Argonautes
Vinrent illuminer ses havres et ses côtes
De replis somptueux encor chauds de soleil;
Aromates secrets, fards troublants, fruits vermeils,
Jongleurs ingénieux, expertes courtisanes,
Marchands, troupeaux, bijoux, eunuques, caravanes,
Par les routes, par les déserts, le jour, la nuit,

Naviguèrent vers lui, cheminèrent vers lui.
Il eut des léopards aux reins d'acier, des buffles
Sauvages, des lions, des panthères au mufle
Nostalgique et hurleur, des sauriens gluants,
Des loups, des tigres, faune horrible évoluant,
Bondissant devant lui sur le sol des arènes,
Il creusa des bassins de jaspe où les murènes
Ridèrent l'eau sournoise...

et lorsqu'il eut enfin
Calmé son cœur, calmé sa soif, calmé sa faim
De baisers, de joyaux, de sanglots, de folie,
Lorsqu'il eut, à longs traits, vidé jusqu'à la lie
Mon aphrodisiaque et bachique nectar,
Lorsqu'il eut attelé, triomphal, à son char
Ainsi que l'on attelle une bête de somme,
Dans le cirque ébloui de son passage, l'homme,
Lorsqu'il eut, las d'aimer, de mentir, enlacé
Pour maîtresse la haine et qu'il eut fiancé
La mort à son désir, la torture à sa joie,
Lorsqu'il eut, d'un beau corps dont le supplice broie
Les muscles, écouté le râle savoureux,
Lorsqu'il eut inventif et lorsqu'il eut heureux,

A la fois étouffé, dans un jeu de névrose,
Rome sous l'incendie et Rome sous les roses,
Lorsqu'enfin je le vis, multiple et surhumain,
Ivre, tenant le sceptre et la coupe à la main
Régner, telle une rouge et funèbre hyperbole,
Je m'écriai :

Je suis, je serai ton symbole
O siècle, pour les temps à venir, je serai
Ton témoin, ta relique et ton âme! Le vrai
Comme le précieux, le splendide, l'énorme,
Surgiront à jamais de l'immortelle forme
Que cisela dans l'or, l'onyx et le cristal
L'orfèvre aux doigts divins ; je suis le piédestal
Qu'on gravit en chantant, le calice, la source
Où les jours dans leurs pas, les siècles dans leur course
Boiront un souvenir ineffable et géant ;
Et tandis peu à peu que du final néant
Pour le monde vieilli se rapprochera l'heure,
Au-dessus du néant, des angoisses, des leurres
Par qui son corps usé se sentira vaincu,
Je resterai pour lui l'orgueil d'avoir vécu.

Mais tu parus, ô Christ! Et le calice austère
Qu'orfèvre illuminé tu donnas à la terre
Vint conquérir l'autel : tu régnas à ton tour
Sur l'Homme, sur la mer et sur le monde. Autour
De ta voix, de ta robe et de ton tabernacle,
Autour de tes deux mains qui faisaient des miracles,
Autour de tes deux yeux qui soulevaient les morts,
Autour de ton pardon guérisseur des remords,
De ton enseignement agresseur des opprobres,
L'Homme s'agenouilla. Tu disais : Soyez sobres,
Soyez doux, soyez bons, soyez chastes ; soyez
Des frères les uns pour les autres ; travaillez ;
Priez, faites l'aumône ; écoutez l'Évangile,
Songez que l'esprit est prompt et la chair fragile ;
Ne haïssez point votre ennemi triomphant ;
Laissez venir à vous les faibles, les enfants,
Les déshérités, les petits ; à mon exemple
Évangélisez-les : leurs âmes sont des temples ;
Et puis surtout aimez, aimez comme je veux
Qu'on aime, avec blancheur, avec foi ; que le vœu,
Le but de votre cœur, la raison de votre être
Soit l'amour dont je suis l'origine, le prêtre,

L'amour divinement limpide, universel!
Cet amour, comme en un prodigieux missel
Lisez-le dans les cieux, dans l'orbe des étoiles,
Dans l'arbre, dans la fleur, dans tout ce que dévoile
D'infiniment petit et d'infiniment grand
La nature, à celui qui l'écoute et comprend ;
Lisez-le dans le bruit des flots, dans le murmure
Des sources, dans la voix du vent sous les ramures ;
Lisez-le dans les bois, les cailloux, les buissons,
Les sèves, les parfums, les échos, les frissons,
Les champs, les blés, les nids ; lisez-le dans les flammes ;
Lisez-le dans les eaux — lisez-le dans votre âme!

Oui, ton heure est venue, ô Christ, et sois-en fier !
Après Suburre, après l'orgie, après hier,
Te voici. Ton calice et ta croix sont tes armes.
Brûle ce que j'aimais ; invente d'autres charmes,
D'autres banquets pour tes disciples ; apprends-leur
Que tout plaisir est vain et que toute douleur

Est un degré de plus franchi vers ton royaume ;
Bénis la pauvreté ; dis-leur qu'un toit de chaume
Fut ton premier asile et non pas un palais ;
Enthousiasme-les, guide-les, revêts-les,
Comme une obéissante, ascétique milice,
De ta force, de tes lueurs, de tes cilices ;
Bouleverse d'un mot farouche le passé,
Les dieux extérieurs, l'idéal trépassé,
L'amour, la vérité, la sagesse ; édifie
Sur leurs ruines d'or une philosophie
Étrange, un idéal législateur du sort ;
Et t'élevant toujours et prenant ton essor
Loin de ma foi vaincue et déjà sépulcrale,
Sur le temple tombé, bâtis la cathédrale.

Car c'est ton droit, ô Christ ! N'es-tu pas le vainqueur ?
Le monde est un champ clos dans lequel, pour les cœurs,
Pour l'empire des corps et pour celui des âmes,
Face à face, tous deux, bien longtemps nous luttâmes ;

Par le sang, par la mort, je crus t'anéantir,
Mais la mort fut féconde et le sang des martyrs,
Ainsi qu'une rosée ensemence les herbes,
Fit germer et jaillir, innombrable et superbe,
Ta moisson de demain sur le sol en réveil.
Pouvoir contre pouvoir, soleil contre soleil,
Audace contre audace, amour contre délice,
Joie, ivresse, impudeur contre vertu, calice
Contre calice enfin, nous avons combattu.
Et tu l'emportes, Christ! Va désormais, vêtu
Comme un triomphateur dont on baise la toge,
Dire au monde anxieux qui t'attend, t'interroge
Affamé d'horizon, avide de bonté,
Que l'antique serpent est à jamais dompté.

Quant à moi, je m'endors.
Les heures et les âges,
Les étés, les hivers, laissant en leur sillage
Le remous frémissant des générations,

Pourront naître, passer, renaître; nations,
Villes, fracas, discours, trafics, la paix, la guerre,
Lois, vanités, labeurs, tombeaux, comme naguère
Pourront s'entremêler et s'écrouler encor;
Nouveaux rôles joués en de nouveaux décors
Par de nouveaux acteurs et de nouvelles races,
Rires, larmes, sanglots, contorsions, grimaces
D'adolescents hâtifs, de vieillards essoufflés,
Pourront se succéder, trépigner, se gonfler
Pour des hymnes, pour des chansons, pour des romances,
Pour des cris!... Moi, je dors. Mon rêve fut immense,
Immense sera mon sommeil! Et le Passé
Tout entier, comme un monde à mon être enlacé,
Remplissant, étoilant jusqu'à la fin des âges
Mes songes de palais, mon repos de visages,
Seule, loin du présent et loin de l'avenir,
Je dors, je dormirai, close en mon souvenir.

LA SERRE

Quelquefois, pour abri de nos tendres maraudes
Nous choisissions la serre...
                                        Église d'ombre chaude
Où pédantesquement, de gros bourdons velus,
Ainsi qu'une maîtrise à l'heure du salut
Anonnent des répons et grommèlent des psaumes ;
Où de mille encensoirs s'envolent mille aromes
Si suavement doux, vers le ciel enchanté,
Qu'ils semblent en venir plutôt que d'y monter ;
Où deux jaillissements de palmes extatiques

Gravissent l'air pieux pour s'y joindre gothiques,
Et ne laissant au jour, en leur communion
Qu'un passage discret, le changent en rayon.
La serre s'entr'ouvrait...
Une ronce rebelle
Te barrant le chemin, tu disais : Je suis belle !
Et j'écartais du doigt la ronce en me piquant.
Nous entrions, un peu tremblants tous deux, et quand
Nous avions salué comme une découverte
Les gros bourdons velus, la grande voûte verte,
Les parfums en prière et les fleurs en émoi,
Nous nous disions tout bas, l'un pâle, et l'autre rose,
Nous nous disions tout bas l'un à l'autre : Aime-moi !

Et nous étions bien sûrs d'être approuvés des roses.

MATHÉMATIQUES

Pour F. des Closières.

Vous dont l'intelligence exacte se méfie
Du geste sans raison, du discours sans effet,
Vous dont l'isolement survit insatisfait
Au mensonge des arts et des philosophies;

Vous dont le cœur prudent, l'esprit judicieux
Aspirent l'un et l'autre, en leurs tendances libres,
A l'immense, parfait et logique équilibre
Des œuvres de la terre avec celles des cieux;

Vous les ordonnateurs et vous les méthodiques,
Vous les minutieux, pour qui la loyauté
D'une preuve tient lieu de luxe et de beauté,
Vous les impartiaux et vous les véridiques,

Orientez vers nous vos espoirs méconnus,
Vos pas désabusés de courses inféconde,
Et dans notre maison comme en un nouveau monde,
Vous les déshérités, soyez les bienvenus !

Nos regards sont altiers, nos paroles austères
Et notre enseignement, vaste et simple à la fois,
Enthousiasmera, baptisera de foi,
De lumière et d'orgueil vos âmes solitaires.

Et nous vous verserons à nos doctes banquets
Le vin de la sagesse et de la connaissance,
Nous vous dirons le but, l'origine, l'essence
Des lois qu'antiquement Pythagore évoquait.

Nous vous dévoilerons l'enchaînement suprême,
Immuable, infini, de nos déductions,
La force, l'évidence et la séduction
De nos raisonnements et de nos théorèmes.

Nous guiderons vos jeux encor balbutiants
A travers le jardin des chiffres et des nombres,
Et voilant à dessein de passagères ombres
Lentes solutions, rebelles quotients,

Nous vous regarderons, d'un regard d'attentives
Et sérieuses sœurs, en nos graves chemins
Marcher et conquérir de vos joyeuses mains
Le laurier hermétique et l'énigme captive.

Et ce jour sera grand, limpide, nuptial
Comme un jour de caresse où l'avenir tressaille,
Le jour enfin venu des chastes fiançailles
Entre vos âmes d'ordre et l'ordre initial ;

Ce jour où le secret des rapports et des rythmes,
Le sens des unités et des pluralités
Vous seront découverts aux subtiles clartés
D'axiomes savants, d'habiles logarithmes...

Soyez donc à jamais les fidèles amants
Que nous voulons, soyez les disciples, les hôtes
A qui nous ouvrirons, magnifiques et hautes
Les portes du savoir et du ravissement.

Vivez sous notre égide et suivez notre route
Pour que votre destin, loin des sentiers étroits,
Loin des obscurités, des larmes, des effrois,
Des découragements, des haltes et des doutes,

Soit libre désormais de notre liberté,
Dépositaire enfin de notre certitude,
Calme, désaltéré de notre quiétude
Et durable d'un peu de notre éternité.

PROMENADE

La porte du jardin s'ouvre dans la lumière.
C'est midi. Nous entrons. Une rose trémière
Industrieusement chatouille tes cheveux,
Jalouse, dirait-on, de t'aimer la première.

Nous marchons. Tu souris. Mon cœur est lourd de vœux
Comme l'air de désirs ; mais, lorsque je les veux,
Impatient d'amour, conter à ton oreille,
La brise me devance et te fait des aveux.

Ton rire est une source et tes mains sont pareilles
A deux fleurs qui seraient deux sœurs... mais une abeille
En passant près de nous l'a redit avant moi.
Pour adorer ta voix un écho se réveille,

Pour imiter ton geste un arbuste en émoi
Recourbe avec effort ses petits bras de bois...
Je n'ai plus rien : l'arbuste et la rose et la mouche
M'ont volé tes cheveux, tes gestes et tes doigts.

Mais tu me dis tout bas : Je te garde ma bouche !

LES ALGUES

Sur le sable durci des grèves odorantes,
Au creux de la falaise et de l'écueil rouillés
Le goémon s'effile en chapelets mouillés,
Comme une morne fleur des mers indifférentes.

Ici gluant et souple et robuste du sel
Dont l'embrun saupoudra ses âcres boules vertes,
Ailleurs sombre sur l'or des plages découvertes,
Comme une herbe fanée aux pages d'un missel.

Tantôt griffant le roc de touffes métalliques,
Pour une résistance au coup de rein nerveux
Des vagues, et tantôt las comme des cheveux
De sirènes mélancoliques !

Couronnes de l'abîme aux vaisseaux trépassés,
Beaux goémons, varechs noueux, algues tordues,
Présences fauves suspendues
Au-dessus du rêve glacé,

Beaux goémons, varechs touffus, algues dorées,
Silencieux jardins sans oiseaux ni printemps,
Parure des granits qu'abandonne le temps
A la morsure active et lourde des marées,

Beaux goémons heureux de placides remous,
Que le flux désaltère et le reflux dévoile,
Vous oublierez le nom des êtres et des voiles
Qui passèrent auprès de vous.

Vous oublierez demain, ce soir peut-être même,
Que nous sommes venus, que nous avons aimé
Pour un instant de songe à tous les vents semé,
Votre éternel décor d'éphémères poèmes.

Et tandis qu'exilés du rythme radieux
Des vagues d'émeraude et des voiles de soie,
Nous nous recueillerons en la fidèle joie
De retrouver la mer encore dans nos yeux,

Vous recommencerez, durs et stationnaires,
A côté des vivants qui deviennent les morts,
Votre existence froide et vierge de remords,
Sous l'aimant régulier des océans lunaires.

LES ANNIVERSAIRES

Pour Paul Bonnardet.

Comme des fantômes jaloux
De leur illusoire survie,
Ils reviennent à pas de loups
Hanter les chemins de la vie.

Vêtus de blanc, vêtus de noir,
En attitudes surannées,
Ils élisent pour promenoirs
Les recommençantes années.

Ne voyant naître l'avenir
Qu'au crépuscule de leurs cierges,
Ils rebaptisent souvenir
L'aube de ses minutes vierges,

Et d'un bout à l'autre de l'an
Leur vigilance usufruitière
Change nos espoirs en relents
Et nos jardins en cimetières.

Oppresseurs sournois et glacés
Contraignant toutes saisons neuves
A vêtir le deuil d'un passé
Dont elles ne sont point les veuves,

Tels renaissent-ils, règnent-ils,
Implacables voleurs de joie,
Au cœur du sort allant, subtils,
Embusquer leurs dates de proie,

Et ne trouvant, maîtres des jours,
Des heures et des latitudes,
Pour les subjuguer à leur tour
Qu'une maîtresse : l'Habitude.

IDYLLE

Nous avions espéré, derrière ton ombrelle
Blottir notre baiser...
Voici qu'à cause d'elle
Mille petits appels, mille petits émois
De la vie éveillée à l'entour des beaux mois,
Tumultueusement s'épanchent en vacarme
Auprès de ce mystère, à côté de ce charme
A la fois superflu, merveilleux et coquet
De cette ombrelle ouverte à l'ombre d'un bosquet...

En voyant cette fleur inusitée et rouge,
La feuille qui remue et le lézard qui bouge
Se sont inquiétés et c'est pour tout de bon
Que cette sauterelle à tes pieds fit un bond,
Que sur ton cou ce grain de poudre d'aromate
Dit la témérité de l'indiscrète patte
De quelque libellule éprise de savoir
Ce que nous pouvons faire et même de le voir.
Petits bouillons d'argent sur la pierre mouillée
Racontent que la source a l'onde chatouillée
D'un tel besoin de rire et de faire des vers
Qu'elle en devient malade et coule de travers.
Ce sont deci, delà, d'inconvenantes joies,
Guêpes tournant ainsi que des billes de soie
Dans la lumière agile et chaude du matin,
Gazon prenant un pli d'oreiller libertin
Sous tes cheveux défaits, boucles de lilas mauve
Effluves à la fois et tentures d'alcôve,
Intimes privautés d'insectes malappris
Profitant de l'aubaine et tardivement pris,
Bouvreuils intéressés et hochant de la queue,
Ou papillons vêtus de mousseline bleue,

Maraudant sur ta lèvre un frôlement voleur
En se donnant des airs de se tromper de fleur...
— Or, puisque la forêt ne veut point qu'on le garde,
Ce doux secret d'aimer, et qu'elle nous regarde
Industrieusement, de ses cent petits yeux,
Sans scrupule menteur, obéissons tous deux
A sa loi qui rendit les choses et les êtres
Loin d'hypocrites murs aux obscures fenêtres,
Dès le commencement sincères et pareils,
Chastes sous son regard, libres sous le soleil.
Comme le papillon, l'herbe et la sauterelle,
Sans hostiles pudeurs, aimons-nous devant elle,
Purs d'ancienne contrainte et, pour mieux l'apaiser,
Chuchotons-lui tout bas le goût de nos baisers.
Qu'elle soit la Déesse et qu'elle soit le Temple
De l'amour qui sourit, de l'âme qui contemple,
Et que le grand frisson de ses rameaux bénis
Soit au tressaillement de nos rêves unis,
Comme un écho profond de radieuses fibres
Pour tout ce qui près d'elle aime, palpite et vibre...
Devant elle aimons-nous, librement éperdus ;
C'est alors seulement qu'ignorés et perdus

Au milieu de la foule indifférente et douce
Nous croirons être seuls en notre lit de mousse
Et c'est, nous caressant sous les arbres penchés,
En ne nous cachant pas que nous serons cachés.

L'ATLAS

Pour Johannès Gravier.

Pauvre homme qu'un destin servile,
Depuis tant et tant de saisons
Rendit esclave d'une ville
Et prisonnier d'un horizon ;

Pauvre homme que rive la tâche
Au même sol, comme un grappin,
Toi qui te vends, toi qu'on attache,
Au prix d'un misérable pain ;

Toi qui dans ton exil austère
As pleuré parfois, en rêvant
De connaître toute la terre
Et libre, les cheveux au vent,

De courir sur tous les rivages
Ainsi qu'un chemineau joyeux :
Pauvre homme, oubliant ton servage,
Écoute et prête-moi tes yeux.

Tes yeux auxquels, pieux mensonge,
J'offre un magique canevas
Où tu pourras broder les songes
Impossibles que tu rêvas.

Tout ce que ton regard explore
Va devenir ton bien. Vois-tu
Ces parures multicolores
Dont pour toi je me suis vêtu?

Ils sont à toi, mes golfes jaunes,
Mes lacs bleus, mes syrtes vermeils
Épars sur la fresque des zones
Comme des éclats de soleil ;

A toi, mes continents que frange
Et sertit le réseau divers
De leurs péninsules oranges
Et de leurs promontoires verts ;

Ces tropiques où se profile
Un océan d'ocre pâli
Incrusté de furtives îles
Couleur de lapis-lazuli,

Ces espaces, ces labyrinthes
Où ton esprit porte ses pas,
Et ces immensités étreintes
Entre les pointes d'un compas,

Cet univers, cette palette
De golfes, d'îles, de détroits,
De lacs bleus, de mers violettes,
Tout est à toi, tout est à toi !

Et puis mes noms, mes noms orfèvres
De féeriques sensations,
Mes noms tendres comme des lèvres,
Ailés comme des carillons,

Mes noms clairs comme des fanfares,
Candides comme des pipeaux,
Resplendissants comme des phares
Ou claquants comme des drapeaux,

Mes noms radieux ou moroses,
Mes noms obscurs, mes noms puissants,
Mes noms évocateurs de roses,
Mes noms encor mouillés de sang,

Toutes leurs syllabes, leurs gammes,
Leurs échos, leurs rythmes qui font
Vibrer les cordes de ton âme
Comme celles d'un violon,

Leurs cortèges et leurs antiennes,
Leurs attitudes et leurs voix,
Toutes leurs musiques sont tiennes,
Tous leurs alphabets sont à toi.

Enlumine, arme ta mémoire
De leurs infaillibles appels
Et les jetant comme un grimoire
A la face des archipels,

Des caps, des golfes et des criques,
Des monts dressés, des flots béants,
Franchis dans ton vol électrique
Les terres et les océans.

Il n'est plus de bornes, de pôles,
À ton désir en fusion
Car tu portes à tes épaules
Les ailes de l'Illusion...

Vole donc, chevauche l'espace,
Le ciel est vaste, l'air est beau,
Ton cœur est libre et l'heure passe
Loin des prisons et des tombeaux.

Vole sur toutes les patries,
Sur tous les sols, tous les clochers,
Cueille une herbe à chaque prairie,
Prends une algue à chaque rocher.

Vole dans la lumière blonde
Sans but, sans crainte, sans arrêt,
Goéland au-dessus de l'onde,
Aigle au-dessus de la forêt !

Vole, vole, et quand la minute
Inexorable, hélas! viendra
De ton réveil et de ta chute,
Quand par son ordre cessera

Le magnétisme auquel tu livres
Ton être ainsi qu'un médium,
Ces rêves que je t'ai fait vivre,
Ces délires, ces opiums,

De quelque nom que tu les nommes,
Ces mensonges auront été,
Esclave, prisonnier, pauvre homme,
Plus beaux que la réalité.

LA VIEILLE MAISON

Pour Georges Régnal.

Notre vieille maison, seule et désemparée,
Aïeule de granit au souvenir profond,
C'est votre image haute et fidèle, qu'au fond
De notre âme lointaine et de vous séparée,
Délicieusement nous retrouvons parfois...
— Notre vieille maison des heures surannées
Où nous avons vécu les juvéniles mois
Qui petit à petit font d'anciennes années,

Notre vieille maison, que faites-vous sans nous
Qui vous avons quittée au tournant de la vie ?
Sans doute votre voix s'éplore et nous convie
Au retour espéré, pour qu'à côté de vous
Comme de vieux amis et que l'âge rassemble
Au calme de votre ombre, en la paix de vos murs,
Les ayant commencés nous terminions ensemble
Nos destins différents, également obscurs.

Voici que votre porte étroite et vermoulue
Va s'ouvrir à nos pas, dans un cri de ses gonds ;
C'est nous que l'on revoit et qu'en mille jargons
Le tapis reconnaît, le corridor salue :
C'est le globe de cuivre au bas de l'escalier,
Le tournant d'une marche et celui de la rampe,
C'est la place où glissait le pied, et c'est la lampe
Qui s'éteint, faute d'huile, à l'angle du palier.
C'est l'arome fané de soie et de pastille
Envolé de l'armoire et du tiroir ouvert

Où sommeillent à deux de chères pacotilles,
Un livre, la poupée aux nœuds de velours vert.
Et les portraits scellés aux murailles caduques
Et dont nous redoutions, en des cadres hautains,
Les mobiles regards assombris de perruques,
Rajeunissent leurs fronts solennellement peints ;
L'heure sonne joyeuse au timbre des pendules,
La lumière s'infiltre aux fentes du rideau,
La glace qui dormait sent sa prunelle d'eau
S'émouvoir au reflet de formes incrédules...
Oui, c'est nous qu'on retrouve en la bonne maison,
C'est nous qui revenons au foyer de la chambre
Blottir nos membres las au fauteuil qui se cambre
Et faire la veillée aux flammes du tison.

Tout cela, tout cela, le verrons-nous encore,
Ressusciterons-nous les rires de quinze ans
Autour de notre nid de naguère gisants
Comme des vols brisés de fauvettes sonores ?

— Et nous rêvons tous deux, en un songe pareil
Mélancoliquement et vainement peut-être,
Au vieux salon muet, à la grande fenêtre
Où deux petits enfants souriaient au soleil.

PORTES

Pour Pierre Tardieu.

Interroger en vain le mystère des portes,
Implorer à genoux sur le seuil effacé
De la maison vivante ou de la maison morte
Le nom de l'avenir et celui du passé;

Tantôt poursuivre, au long des villes et des routes,
A chaque fois le cœur et le pied moins dispos,
Le rêve d'autres seuils et de nouvelles voûtes,
Sans jamais de réponse et jamais de repos :

Poursuivre une chimère ou l'attendre, qu'importe
Au Destin qui créa nos pas irrésolus
Et nous conduit ensemble, après toutes les portes,
A celle qui se ferme et ne se rouvre plus.

LE SATYRE

Pour Alfred de Vermandois.

Satyre grimaçant, fastueux et joufflu,
Barbon mythologique à la lèvre de marbre,
Le jardin de naguère est mort et d'autres arbres
Encadrent aujourd'hui ton être superflu.

A quoi bon vivre encore? Où sont les heures bleues
Des pages chérubins que les dames d'atours,
En des soirs disparus, venaient aimer autour
Des gazons que les paons fleurirent de leurs queues;

Où sont les catogans, les diseurs de rondeaux,
Baisers qu'on prit à l'autre et qu'on rendit à l'une
En regardant monter et descendre la lune
Au bord des bassins ronds sur un escalier d'eau...

Nos âmes d'aujourd'hui sont trop loin de ton âme
Et dans le parc vêtu de nouveaux orangers
Nous venons en intrus et passons étrangers
A la voix de Thisbé comme aux vers de Pyrame.

Notre foule hivernale et couleur de corbeau
Ternisseuse des lys et des architectures,
Marche brutalement vers la Cité future
Sans voir que ses chemins sont pavés de tombeaux;

Tombeaux blancs et charmants, impérissables stèles
D'un monde fantomal et d'un passé défunt,
D'un monde nonchalant, d'esprit et de parfums,
De couleurs et d'amour, d'orgueils et de dentelles,

Dont nous ne comprenons ni ne vénérons plus,
Ouvriers du réel, que la besogne hâle,
La nuance fanée et la lumière pâle,
Le destin langoureux auquel tu te complus.

C'est pourquoi, loin d'ici, ton rêve se renferme
—Comme un secret jaloux qu'on cache sans remords—
Inaccessiblement, au fond du passé mort,
Loin d'un siècle hâtif et néfaste aux Dieux Termes.

SUR LE CHEMIN

Pour Étienne de Felcourt.

Deux à deux, comme des complies,
Tant de grands et petits espoirs
S'en sont allés au pays noir
  Des choses inaccomplies ;

Deux à deux, tant d'aubes rêvées,
Tant de baisers endoloris
S'en allèrent au pays gris
  Des choses inachevées ;

Tant de fantômes éphémères
Au pays d'ingrates chimères
S'en allèrent trépasser,

Que déjà la minute sonne
Où ne restera plus personne
Pour les regarder passer.

VISION CRÉPUSCULAIRE

Sur le monde fragile et lassé qu'il dérobe,
Le crépuscule vient régner,
La campagne soupire et semble s'imprégner
D'un parfum de rose et de robe.

Comme du tiède cœur de petits encensoirs
Mille espérances langoureuses
S'évaporent de l'herbe et des fleurs amoureuses
Qui ne s'entr'ouvrent que le soir.

Sur l'argent de la route et le vieil or des meules
L'ombre s'allonge peu à peu,
Tandis qu'énigmatique au firmament pompeux
Une étoile rit toute seule.

Un peuple agile et froid d'êtres inconsistants
Surgit des mares et des flaques
Et l'on croit distinguer des allures opaques
Dans l'onde morte de l'étang.

Imposture de l'œil ou mensonge des formes,
Insaisissable et lent réseau
Qui voile le gazon, les arbres et les eaux
De ses brumes aériformes...

Victoire du silence après l'ère du bruit
Et de la lumière trop vraie,
Calme consolateur qui pose sur la haie
Comme un filigrane de nuit...

Royaume velouté, revanche des murmures
Sur les gestes et les fracas;
Frémissement divin qui raconte tout bas
Le secret des choses obscures...

Et parmi tout cela, dans l'ombre des chemins
Et les ombres du paysage,
Ton ombre, où l'on ne voit de blanc que le visage
Et de lumineux que les mains.

AUTOMNE

Comme une ombre fragile en la blancheur d'un rêve,
Un présage d'octobre au miroir d'étangs bleus
C'est le pli d'un instant, c'est une larme brève,
Au calme de ton front, à l'onde de tes yeux.

Mais tu rougis bientôt de ce geste qui n'ose
Se révéler écho du geste intérieur
Et tu me dis tout bas que tu pleurais sans cause
Et qu'on souffre parfois d'un peu trop de bonheur.

Tu me parles, ta main dans la mienne blottie,
Et j'écoute pourtant ce que tu ne dis pas,
Ce que chuchoteront quand tu seras partie
Les murmures guettés encore de tes pas.

Le tour alors venu de l'heure singulière
Qui ne vit le présent qu'à l'ombre du passé,
Mes yeux accoutumés reverront familière
Cette larme furtive à ton regard lassé.

Cette larme du cœur en ton regard tremblante,
A la pointe des cils minuscule fardeau
Submergeant de sa chute ironique et dolente
Le soleil de ton rire en une goutte d'eau.

Cette ride du cœur et de ton cœur montée
A l'orbe de ton front soudainement pâli,
Et pareille au sillon que la vague domptée
Creuse, avant d'expirer, sur le sable poli.

— Un crépuscule noir par la ville déserte
Hâtivement se glisse, et l'instant va venir
De souffrir à nouveau la minute soufferte,
En écoutant de nous s'approcher l'avenir.

Ce que tu ne dis pas, je crains de me le dire,
Mais ne vaut-il pas mieux, quand le terme a sonné,
Accepter que la vie, au lieu de la maudire,
Ait le droit de reprendre après avoir donné.

Nous nous sommes aimés, et j'aimai trop peut-être
Le charme de ton corps, la douceur de tes mains
Et tes yeux étoilés qui furent les fenêtres
De mon rêve penché vers d'infinis chemins.

Nous eûmes des avrils ensorcelés d'aromes,
De magiques langueurs au fond des bois fleuris
Et le sens révélé de l'archaïque psaume
Au gosier renaissant des rossignols épris.

Parfois de tes cheveux dénoués, ce fut l'onde
Éparse en ton visage, alors il me semblait
Voir l'amour prisonnier dans une cage blonde
Comme sous une treille un papillon de lait.

Ton rire était léger comme une aile qui frôle,
Et courbé sur ta lèvre oublieuse du temps,
Au fil des jours heureux mon adorable rôle
Fut d'écouter en toi respirer le printemps.

Le printemps et les jours ont déroulé leurs phases,
Nous en avons vécu le radieux matin
Sans jamais nous redire au sein de nos extases
Que le printemps se fane et que le jour s'éteint.

Va, ne rajeunis point d'inutiles mensonges
L'âge de ce bonheur un instant rencontré
Et, puisque j'ai rêvé l'éternité d'un songe,
Pars, en me rappelant que l'automne est entré,

Entré dans la maison de la chère aventure
Ainsi qu'un glacial et sinistre jaloux,
Transformant notre couche en une sépulture
Dont le battant de l'heure aura rivé les clous.

Pars, puisque tu le veux, quitte la chambre morte,
Les livres si souvent feuilletés et relus,
Ferme, sans détourner la tête, cette porte
Où je sais que demain tu ne frapperas plus.

Pars oublier au loin, vers une autre demeure,
Le caprice du sort qui voulut ici-bas
Que l'un de nous partît quand l'un de nous demeure...
Prélude commencé qui ne s'achève pas.

Laisse tes doigts cruels effeuiller une à une
Toutes ces fleurs qu'hier je mis à tes genoux,
Et les jeter, ainsi qu'une obole importune,
Sur ce seuil où palpite encore un peu de nous ;

Donne un dernier regret à l'horloge qui tinte,
Peureuse de savoir, aux chenêts déjà froids,
A ce miroir pensif, à cette lampe éteinte,
A tout ce qui vivait et respirait pour toi...

Et puis, que ce soit tout; que plus rien ne subsiste
De l'adieu sans retour au perron familier,
Qu'un sanglot qui s'éloigne, un parfum qui s'attriste,
Et qu'un frisson de robe au bas de l'escalier.

LA FIN DE LA TERRE

Pour Edmond Rocher.

Beau soleil généreux d'ardeur et de lumière
Qui nous versez d'en-haut l'ivresse du matin
Et fécondez au cours de votre ellipse claire
L'embryon léthargique et le germe incertain ;

Père miraculeux et nomade des heures,
Flambeau des jours passés et des jours à venir,
Vous que toutes les voix de toutes les demeures
Ne cessent d'implorer, d'attendre et de bénir ;

Régisseur des saisons, empereur des solstices,
Créateur et gardien de magnifiques lois,
Qui ne vous dérobez en absences factices
Que pour naître plus fort et plus doux chaque fois ;

Juvénile clarté d'aurores violettes,
Lampadaire d'orgueil des somptueux midis,
Lueur des soirs pleurant gouttes à gouttelettes
Dans l'air énamouré de parfums alourdis ;

Flamme fluide et forte, idéale et savante,
Qui vous ramifiez en prodigues rayons
Par la mer inquiète et la plaine vibrante,
Et mourez à travers l'aile d'un papillon ;

Astre proche et lointain, orbe parmi les orbes
Dont s'est enorgueilli l'espace incandescent,
Triomphateur en qui toute gloire s'absorbe,
Vers lequel tout remonte et de qui tout descend ;

Soleil rouge et splendide et que l'aube dévoile
Et que vont escortant de dociles fleurons,
Votre fille la Terre et vos sœurs les Étoiles,
Victorieux soleil éblouissant et rond :

Le jour viendra, pourtant, que d'antiques présages
Annoncèrent jadis au livre du futur
Et que nous entendons sur la route des âges
S'avancer de son pas irrévocable et sûr,

Jour qui sera la fin de toutes les églogues,
De toutes les chansons à des lèvres d'oubli
Frémissantes encore, et l'immense épilogue
Des êtres effacés et du monde aboli.

Plus rien de ce qui rêve à l'ombre diaphane
De la forêt naïve, en des sentiers élus,
Plus rien de ce qui vit, plus rien de ce qui plane
Ne vivra plus alors et ne rêvera plus.

Automnes et printemps, étés au goût de feuilles,
Les juillets assoupis et les septembres clairs,
Et tout ce que l'on sème et tout ce qu'on recueille
Sous le rire clément et suave de l'air ;

Apparence placide et bonne des charrues,
Lenteur des bœufs épais enluminés de roux,
Sillons où les fourmis font de petites rues,
Où les taupes sans yeux creusent de petits trous ;

Silences animés ou bruit calme des plaines
Où volent à la fois les oiseaux et le vent,
Vitres de la chaumière étroite où les phalènes
Heurtent, le soir venu, leurs minces corps mouvants ;

Grands orages bruyants désaltérés de pluie,
Ruisselets affolés aux pentes des ravins,
Salutaire rameau de vigne auquel s'appuie
La grive saoûle au vol intermittent et vain ;

Tout ce que la douceur des mois et des journées,
Tout ce que les frissons du sol délicieux
Savent mettre de grâce en notre destinée
Et d'apparitions magiques dans nos yeux ;

Tout ce que votre amour, ô soleil, nous accorde
Et nous verse de pur, de sincère et de fort,
Tout ce que fait fleurir votre miséricorde
Sur le toit des vivants et la tombe des morts :

Rien n'existera plus, et le divin mystère
Des lueurs et des fleurs se désagrégera,
Car vous aurez cessé de regarder la terre,
Et c'est en vous pleurant que la terre mourra.

Choses qui m'avez dit en chœur
Vos musiques fortes ou tendres,
Choses qui m'avez fait entendre
Les battements de votre cœur ;

Choses lointaines, choses proches,
Fleurs du ciel et fleurs des gazons,
Portes de la vieille maison,
Ruisseaux des prés, algues des roches ;

Solitude où je viens m'asseoir
Sur la même chaise de mousse,
Intimités des chambres douces,
Lampe que j'allume le soir,

Reflets des robes et des bagues,
Chansons d'horloges dans les tours...
Il faudra vous quitter un jour
Et m'en aller au pays vague

Où vont, suprême rendez-vous,
S'exiler les morts et les mortes;
Au pays noir où l'on n'emporte,
Mes claires choses, rien de vous.

Puisse alors l'humble et solitaire
Amour dont je vous entourai,
Me donner, quand je m'en irai
Loin de vous et loin de la terre,

L'espérance de revenir
Pieusement, sans qu'on me nomme,
A défaut de celui des hommes,
Habiter votre souvenir.

TABLE DES MATIÈRES

Tours. — Imp. Deslis Frères, 6, rue Gambetta.